

GILLES CAILLEAU

LA TOTALE

Journal de lecture des œuvres théâtrales complètes de William Shakespeare.

2002

Ce journal, plutôt débridé, a été fait à l'usage de Luc Chambon, l'homme-sage-femme qui travaillait avec moi sur le tour complet du cœur (qui ne s'appelait pas comme ça, on s'en apercevra à la lecture) et qui allait m'aider à en accoucher, lui qui n'avait pas lu toutes les pièces. Conçu au début pour les résumer, je me suis vite rendu compte dans les 8 mois qui ont servi à l'écrire, entre septembre et mai 2002, que c'était bien plus que d'un simple résumé qu'il s'agissait, mais d'un travail préparatoire à l'éclosion de chacune des formes que je presentais pour chacune des pièces. Il est donc protéiforme, bavard, contradictoire, plus littéraire que théâtral, et souvent écrit à la 2^{ème} personne puisque c'est avant tout une longue lettre.

Table des matières

<i>La 1^{ère} tétralogie</i>	4
<i>Richard II, maintenant</i>	9
<i>Henri IV</i>	11
<i>Henri V</i>	14
<i>La comédie des erreurs</i>	16
<i>And now, the Most Lamentable Roman Tragedy of Titus Andronicus</i>	24
<i>La mégère apprivoisée</i>	34
<i>Les Deux Gentilshommes de Vérone</i>	35
<i>Peines d'Amour Perdues</i>	39
<i>Je travaille mal sur Roméo et Juliette</i>	40
<i>On en arrive au Roi Jean</i>	46
<i>Le Marchand de Venise</i>	48
<i>Beaucoup de Bruit pour Rien</i>	49
<i>(Jules César, Antoine & Cléopâtre, Peine d'Amour Perdues)</i>	52
<i>(Comme il vous plaira, La nuit des Rois, Tout est bien qui finit bien)</i>	54
<i>Hamlet, Othello, Macbeth</i>	56
<i>Troïlus et Cressida</i>	60
<i>Mesure pour Mesure</i>	61
<i>Timon d'Athènes</i>	63
<i>Le roi Lear</i>	69

<i>Passons donc à Coriolan.</i>	70
<i>Et on arrive à Périclès.</i>	72
<i>Cymbeline</i>	73
<i>Le conte d'hiver.</i>	73
<i>Henri VIII. Est-ce vraiment de Shakespeare ?</i>	77
<i>La tempête. C'est vrai, c'est la dernière ?</i>	77

1^{ère} livraison - septembre 2001

Connais-tu Henri VI ?

Apparemment la première, ou plutôt les trois premières pièces de Shakespeare. Un monument.

Comment les résumer, pour t'éviter d'avoir à les lire ?

Comment les résumer, tout court, pour moi ?

D'abord, pour les comprendre, il ne faut pas tenir compte de la division des actes, surtout pour la première partie.

Résumons la situation.

Ça commence à la mort de Henri V, le super roi qui a pilé les français à Azincourt, Henri VI (que j'appellerai désormais H6) a 5 ans.

Évidemment, quand un roi a 5 ans, les adultes qui l'entourent se déchirent.

La pièce est le double histoire de ce déchirement (rappelle-toi de tes cours d'histoire, ça s'appelait la Guerre des Roses) et de la perte progressive de la France par les Anglais

D'abord un prologue qui pose les deux thèmes. Des nobles anglais qui s'engueulent, et de l'autre côté de la Manche, les Français dans Orléans qui font les fiers et n'arrivent à rien (Arrive Jeanne d'Arc qui leur promet la victoire).

Ensuite un grand acte devant Orléans (comme je te l'ai dit, je refais des actes plus logiques, c'est très Antoine Garamond, non ?). Des batailles (beaucoup de batailles), des victoires et des défaites consécutives, ça se termine que les Français délivrent Orléans, que Charles, le roi de France, est très content et qu'on sent qu'il aimerait bien se faire la Pucelle. Mais bon, les Anglais sont très vexés, ils reprennent Orléans et ridiculisent les Français.

Retour en Angleterre. Récit mythique du début de la guerre des Roses dans un jardin, c'est très beau. D'un côté, les Lancastre et leurs partisans à la rose rouge, contre les York et leurs partisans, arborant la rose blanche. Prédiction d'un des personnages, Exeter :

« Et voici ce que je prédit : l'altercation qui a produit dans le jardin du temple la
« division de la rose rouge et de la rose blanche enverra des milliers d'homme à la mort et « dans la nuit funèbre »

À la fin de cet acte, les York et les Lancastre font semblant de se réconcilier. On n'est pas dupe.

Le troisième acte commence à Rouen et se finit à Bordeaux, en passant par Paris où H6 se fait couronner roi de France. Le début de cet acte est extrêmement rebondi, Rouen est perdu et repris en une journée, on y croise Falstaff, Jeanne persuade le Duc de Bourgogne de s'allier aux Français. Presqu'à la fin de chaque scène, Exeter joue au prophète, ou plutôt au chœur lucide :

« [...] C'est un malheur quand le sceptre est aux mains d'un enfant, mais c'en est
« un plus grand quand la jalousie engendre de si monstrueuses dissensions.
Alors, vient la « ruine, alors commence la confusion. »

Disons quand même que le centre de la pièce est devant Bordeaux. Une sorte d'Iliade où Talbot (c'est le général en chef des forces anglaises) et son fils se battent en vain pour garder la ville et finissent par la perdre et mourir ensemble. Ces sont des renforts qui ont manqué, les York et les Lancastre préférant ne rien faire que s'aider.

« C'est la perfidie de l'Angleterre et non la force de la France, qui aujourd'hui
« prend au piège le magnanime Talbot. Il ne retournera jamais vivant en
Angleterre, il meurt « sacrifié à la fatalité de vos discordes. »

Et à la fin d'une stichomythie héroïque, Talbot le père dit au fils :

« Viens, combattons ensemble et mourrons côte à côte, et l'âme avec l'âme, nous
fuirons de France avec le Ciel. »

Le dernier acte est à Londres et en France. En Angleterre, on fait des tractations pour la fin de la guerre de 100 ans, ce qui ne fait pas plaisir à ceux qui ont fait la guerre. En France, les Anglais font prisonnière Jeanne. C'est une salope de sorcière qui renie son père. Et Suffolk, un Lancastre, conçoit de faire épouser Marguerite, une princesse française, à H6. Il faut dire qu'il (Suffolk) la saute et espère bien par ce biais, influencer le roi. Comme H6 accepte, les York ne sont pas contents.

Comment vont réagir Richard, duc d'York et ses deux fils, Richard et Édouard, auront-ils le dessus, sur Suffolk et Buckingham ? Le roi va-t-il enfin se comporter en roi ? Vous le saurez en regardant H6, épisode 2 et 3.

Il y a moins d'intérêt à résumer H6, épisode 2 que je l'ai fait pour le 1. C'est que d'un feuilleton à rebondissements, on passe à une pièce plus normale où des petites intrigues se succèdent en permanence. C'est très sombre. L'intérêt, c'est que pris dans le piège de l'histoire qu'il s'est imposé de raconter, Shakespeare est obligé, parce que cette histoire est moins dramaturgique que ce qui la précédait, d'inventer du théâtre.

C'est l'apparition des grands personnage, dont certains sont les embryons des futurs monstres de Shakespeare : Une Lady Macbeth en herbe, le personnage de

Henri VI qui devient riche, torturé par sa lucidité et sa faiblesse, condamné à être un petit roi, et détestant les atrocités qui l'entourent sans avoir le cœur de s'y opposer.

Et surtout, dans une grande parenthèse de la pièce, la « révolte de Cade », une grande révolte historique des masses populaires qui donne à Shakespeare l'occasion de faire parler le peuple pour la première fois. (Cade, le chef de la révolte est un Coriolan grotesque et ses tirades valent leur pesant d'or)

Grande succession d'engueulades énormes et de têtes coupées, la pièce se termine par la guerre où après la victoire du duc d'York, le roi est en fuite

H6, épisode 3 est une succession de combats et de guerre, tout y va très vite. L'événement le plus important est sans doute que la reine décapite le duc d'York et pique sa tête sur les murailles de la ville d'York.

Mauvais plan, les deux fils sont tellement en colère qu'ils vont se venger salement, gagner petit à petit toutes les batailles, Édouard va obliger H6 à abdiquer en sa faveur et l'enferme à la tour de Londres et Richard (l'autre fils, qui deviendra Richard 3), tue H6.

On sent à la fin ce que va devenir Richard.

Je ne te ferai pas l'affront de te résumer R3. Le personnage de R3 balaye tout, se dépossède de toute humanité, pas un hasard si c'est la pièce de Shakespeare la plus pleine d'enfants et de femmes.

Autre chose, c'est la première pièce d'adresse, je veux dire, R3 (le personnage) s'adresse directement au public comme le premier témoin du mal.

Donc, une semaine passée avec la première tétralogie (revu aussi *Looking for Richard*, de Al Pacino, dont on parlait l'autre dimanche).

Je cherche pour cet ensemble un mot, une image, une métaphore.

Je suis sûr qu'il faut jouer ça en ¼ d'heure de façon unifiée. Comme un monument.

Je trouve le mot : échafaudage.

Je me dis que je voudrais travailler ça sur un rythme constant (même s'il peut s'accélérer), que le corps échafaude un parcours vertical, pendant que l'esprit raconte l'histoire.

Je fouillerai plus tard, en écrivant vraiment.

Me vient une image. Tout me fait penser que ce moment devrait être au début. Pour donner le diapason du spectacle.

Antoine Garamond remonte des réveils. Plein. Le bruit des tic-tacs joue ce rythme constant. Ils règle aussi des sonneries (elles sonneraient à chaque mort annoncée).

La chorégraphie corporelle commence au ras du sol, juste avec des grands écarts par exemple, mais jamais de rupture ou d'arrêt, jusqu'à la fin du parcours où il est au sommet de trois chaises (comme un exercice de cirque), son corps toujours calme, même si son âme se confond avec son récit torturé, ou même avec celle du sanglier Richard III.

C'est un peu succinct pour l'instant, je développerai dans l'écriture et dans le travail physique. Et cette histoire de réveils me plaît, mais je ne sais pas comment en mettre en place techniquement la précision. Affaire à suivre.

Autre chose, avant de passer à Richard II. Je ne sais pas si je l'ai formulé aussi précisément quand on s'est vu, mais je crois que, sans que ce soit systématique, toutes ces métaphores (la plupart de ces métaphores) devraient être mariée à un topos Shakespearien (!). Ce que j'entends par topos shakespearien, c'est seulement un truc associé à Shakespeare, du genre

Shakespeare, c'est...

- Un crâne.
- Un jardin.
- Un balcon.
- Des noms de personnages qu'on sait plus qui c'est.
- La fraise (le col).
- On ne comprend rien à Shakespeare.
- Il y a des sorcières.
- C'est quand même moins constipé que Racine.
- Des rois maigres, décharnés.
- Du vent qui fait Houuuu !
- L'Amour avec un grand a.
- To be or not to be.

Etc.

Dans la première tétralogie, même si cette épure d'un quart d'heure finit dans le grandiose, je crois qu'on peut s'appuyer sur ce pari, raconter que chose de très compliqué et d'incompréhensible, comme on imagine les pièces de Shakespeare. Il y a dans la deuxième partie de H6, une scène qui pourrait faire le texte à elle toute seule et je te la recopie pour que tu voies.

Dans cette scène York, (Richard, père d'Édouard, futur Édouard IV, et de Richard, futur R3), explique à Salisbury et Warwick ses droits à la couronne, pour s'en faire des alliés.

YORK

Donc, voici : Édouard III eut 7 fils. Le premier, Édouard, le Prince Noir, prince de Galles, le second, William de Hatfield et le 3^{ème}, Lionel, Duc de Clarence, après qui venait Jean de Gand, Duc de Lancastre, le 5^{ème} était Edmond de Langley, Duc d'York, le 6^{ème} était Thomas de Woodstock, duc de Gloucester, William de Windsor était le 7^{ème} et dernier. Édouard, le Prince Noir, mourût avant son père et laissa un fils unique, Richard (c'est R2, note de Gilles), qui après la mort d'Édouard III, régna en qualité de roi jusqu'au jour où Henri Bolingbroke, Duc de Lancastre, fils aîné et héritier de Jean de Gand, couronné sous le nom de Henri 4, s'empara du royaume, déposa le roi légitime, envoya la pauvre reine en France, d'où elle était venue et le roi à Pomfret où, comme vous le savez tous, Richard fut traîtreusement assassiné.

WARWICK, à Salisbury.

Père, le Duc a dit la vérité : c'est ainsi que la maison de Lancastre a obtenu la Couronne

YORK

Et maintenant elle la retient par force et non par droit, car Richard, l'héritier du fils aîné d'Édouard, étant mort, la postérité du second fils aurait dû régner.

SALISBURY

Mais William de Hatfield était mort sans héritier.

YORK

Le 3^{ème} fils, duc de Clarence, du chef de qui je réclame la couronne, eut pour enfant une fille, Philippe (si en +, les filles s'appellent Philippe, note de Gilles), qui épousa Edmond Mortimer, comte de March. Edmond eut pour enfant Roger, comte de March et Roger eut pour enfant Edmond, Anne et Eléonore.

SALISBURY

Cet Edmond sous le règne de Bolingbroke, réclama la couronne, ainsi que je l'ai lu, et eût été roi, sans Owen Glendower, qui le retint en captivité jusqu'à sa mort. Mais passons aux autres.

YORK

Sa fille aînée, Anne, ma mère, étant l'héritière de la couronne, épousa Richard, comte de Cambridge, qui était le fils Edmond Langley, 5^{ème} fils d'Édouard III. C'est de son chef que je réclame la couronne : Elle était héritière de Roger, comte de March, qui était fils d'Edmond Mortimer qui épousa Philippe, fille unique de Lionel, duc de Clarence : donc, si la descendance de l'aîné doit succéder avant celle du cadet, je suis roi.

WARWICK

Quelle claire déduction est plus claire que celle-là !

Etc. Etc.

Est-ce qu'à l'époque, c'était une scène comique, je n'en suis pas sûr, mais ce morceau résume bien la nature de H6, et aussi une certaine idée qu'on a de Shakespeare. Je pense m'en servir. Je trouve que cette précision va bien à Antoine Garamond, dépositaire de la vérité.

Richard II, maintenant.

Une épopée de la déchéance, le poème de la maladie de la royauté.

À chaque chose qui lui est retirée, R2 grandit.

J'ai eu une double image. Une piste de pelouse. Piste (petite $\approx 1,3$ m. de diamètre) pour encercler le personnage dans la solitude, pelouse on ne sait pourquoi, sans doute à cause du jardin de l'acte 3, du calme de l'herbe.

Antoine Garamond entre couronné et en cape, son sceptre est un violon et il commence à jouer, la corde la plus haute casse, il continue avec trois corde, la 3^{ème} corde casse, il continue avec 2, la 2^{ème} corde casse à son tour, puis la dernière, il est seul avec son violon sans corde.

A chaque corde qui casse, est-ce le silence qui joue la tragédie ou, des débris de monologue de R2, je ne sais pas encore, mais je crois que cet exercice de clown correspond vraiment au personnage de R2, le roi découronné, qui ne comprend pas ce qui lui arrive. Et que ça pourrait, pour Antoine Garamond, atteindre une certaine grandeur. (Une sorte de Haut-clown, comme on parle de Haut-mal)

En partant de cette pelouse, m'est venue une idée rigolote pour sortir de R2.

« Oh ! De l'herbe ! Profitons-en pour vous jouer Le Songe d'une nuit d'été. »

Il met des bruits de cigales. Des bruits de grenouille. Va chercher un drap dans la roulotte, se déshabille, le haut à vue, le bas sous le drap. Et se couche sur l'herbe. Il rêve, à un moment, il crie, « Pas les oreilles, pas les oreilles ! ». Il se réveille, salue et dit « voilà, c'était le songe d'une nuit d'été »

Bien sûr, c'est un clin d'œil de 30 secondes, et il faut que ce soit assez enlevé pour que ceux qui ne connaissent pas la pièce ne soit pas déconcertés.

En tous cas, s'il est tout nu sous le drap, et qu'il s'en aperçoit au salut, qu'il est très gêné, c'est un très bon outil (se cacher et se rhabiller) pour s'occuper d'une autre pièce pour meubler.

Ces quelques idées sont embryonnaires, mais lorsque je les ai eu, elles m'ont bien aidé à me faire une idée plus claire de comment les récits pouvaient se suivre et aussi de la nature de Garamond le magnifique.

La suite au prochain numéro, je ne me relis pas et je laisse les fautes.

2^{ème} livraison - novembre 2001

Nouvelle livraison, on s'y occupera de Henri IV, de Henri V, de Titus Andronicus, de la Comédie des erreurs et de la Mégère apprivoisée. Moins d'évidence pour moi que dans la première livraison (c'était trop beau !), c'est donc, comme on dit en peinture, une première couche.

J'avais besoin de finir la série des Henri (sauf Henri VIII, qui est peut-être sa dernière pièce et n'a rien à voir avec les autres Henri), mais après, j'ai éprouvé la nécessité de poursuivre dans l'ordre de composition.

Enfin, l'ordre de composition, c'est un grand mot. On n'a aucune certitude en la matière. Disons un ordre approximatif de composition (je me base sur la Pléiade, c'est vieux, mais ça me plait).

Sinon, la nouvelle édition de la collection Bouquins n'est pas mal, à part les traductions ! Il y a le texte anglais (recherches récentes), dans le coffret des tragédies, une super intro, et surtout un très super « dictionnaire de Shakespeare ».

Je me suis remis tant bien que mal à l'anglais (et à l'anglais Élisabéthain !), mais que faire sans cela.

Henri IV, je te remets en tête rapidement les deux parties.

On a connu H4 jeune et plein de fougue, piquant sur son trône à R2. On le retrouve vieilli et, il faut le dire, un peu fatigué. Depuis longtemps, il voudrait faire une croisade (il voudrait racheter sa trahison à R2, et sa culpabilité traversera tout H4, tout H5, et c'est finalement cette faute énorme (manquer au serment d'allégeance au roi « oint du Seigneur »), qui aura conduit les malheurs de l'Angleterre dont Sh. A parlé dans toute la 1^{ère} tétralogie).

Il voudrait faire une croisade, disais-je, mais il en est tout le temps empêché par les révoltes intérieures. Il vient en écraser une grâce à un jeune guerrier du nord, Henri Percy, dit Hotspur.

Il se désole en comparant toutes les qualités de ce garçon et son propre fils, qui s'appelle aussi Henri, et qu'on appellera Hal jusqu'à ce qu'il devienne H5. Il faut dire que son fils est un bon à rien.

Cela dit, ce Hotspur met très en colère H4 en refusant de lui donner sa part de butin de la dernière campagne. Ça sent la révolte.

Pendant ce temps, Hal et un copain à lui, Falstaff, font les 400 coups dans toutes les auberges de la ville. Surtout dans une, d'ailleurs, tenue par mistress Quickly. Leurs autres compagnons de beuveries et de rapines ont pour nom Pistolet, Nym, Bardolphe, Poins, Gadshill.

(Cela dit, dès le début, dans quelques répliques, Hal nous laisse comprendre qu'il n'est pas si inconsistant que ça, et qu'il fait le mauvais comme on fait une expérience (ce que j'appellerai, le syndrome de Lorenzaccio).

Commence alors la révolte de Hotspur qui est le sujet de la pièce. On y découvre le personnage, énorme de violence. Et de vie et de spontanéité (une scène avec sa femme les montre comme des amoureux du premiers jour, avide de chair et d'amour, la veille d'une bataille)

H4 se met en campagne.

Malgré ses frasques, Hal répond présent. Il va sauver son père, tuer Hotspur en combat singulier. « Tel qu'en lui-même enfin le courage le change »

H4 va mieux.

La deuxième partie a l'intrigue encore plus simple. C'est la suite de la révolte du Nord, qui finit par être matée par H4 et son fils (et ses 2 fils), la mort de H4 et l'accession au trône de Hal qui devient H5.

La pièce est étrange, rythmée par une alternance de métronome entre les scènes de cour et les scènes d'auberge.

On y voit les chemins de 3 des 4 personnages qui faisaient la première partie de H4 : Hal, H4 et Falstaff.

On y voit d'abord des scènes, plutôt qu'une pièce :

- le prologue, monologue ironique de la rumeur.
- Des grandes scènes politiques (pour la 1^{ère} fois, on voit des hommes parlementer ou réfléchir ensemble, plus seulement réagir comme des sangliers ou des taureaux). Poésie fine.
- La scène du remord de H4 (« Ô sommeil, ô doux sommeil ! tendre infirmier de la nature [...]). Élégiac à souhait.
- Falstaff en officier recruteur, il engage Moisi, Ombre, Verrue, Faible et Veau. Haute voltige comique.
- L'ultime leçon politique de H4 à Hal (entre autres, occuper les nobles dans des guerre étrangères, qui prépare H5).

En fait, c'est en regardant les deux parties à la fois que j'ai trouvé un embryon de solution.

Il faut regarder les deux parties comme une Iliade et une Odyssée.

(Ce n'est pas une analyse, juste le témoignage de mes intuitions. Et la comparaison avec Homère ne procède pas d'un système, elle met juste au jour quelques analogies très libres.)

La première partie met les forces en présence. 4 personnages qui sont les héros, Le vieil Henri, perclus de remord, d'une puissance sombre, l'ancien monde, rouleau compresseur, colosse fragile. Parfois magnanime. (Mnouchkine dit et je vais m'en servir — « La tristesse de ce roi qui aimerait avoir un digne fils légitime, qui croit aux fées, aux gitans qui enlèvent des enfants. » (dans ses notes aux acteurs)).

Hotspur, aviateur fou, baron rouge, (Mnouchkine — « Il a le cœur sans l'ombre d'une armure, il n'a même pas de peau. Enfourche ton cheval, ton dragon volant. Monte sur ta légende...), il meurt vite, brûlé par sa propre gloire.

Falstaff, je mets du temps à m'appriivoiser à lui, trop d'images toutes faites, et puis c'est justement la 2^{ème} partie, où il se lézarde, qui lui donne du sens. (Mnouchkine à Hottier — « Donne lui une âme complète : à un moment, il peut-être Einstein, à un autre, Don Quichotte ou un gros bébé, ou Golda Meir ou Desdémone ou un Prince. »)

Hal, enfin, tout de suite très attachant, léger (« plus soutenu dans l'air qu'un vol de feuille morte. » J. Genet) Noble Arlequin. Protéiforme. Caméléon de l'âme. Finalement très équilibré. (Comme l'était Ulysse).

La pièce est la succession d'agôn, comme l'Iliade, dont Hal est le pilier, Fils-père, burlesque contre Falstaff dans un combat nocturne, et l'agôn final contre Hotspur.

Hal, comme Achille, s'est retiré du combat (lui en s'échappant de la vie de cour) et comme lui, il réintègre ce même combat à la fin à l'issue d'une victoire quasi rituelle.

Tous les autres personnages sont homériques dans leur noces avec le monde primaire.

Quand à la deuxième partie, elle est l'odyssée de Hal, son voyage et ses épreuves pour revenir en lui-même, c'est à dire, à sa majesté

La majesté est son Ithaque. Falstaff est sa Calypso (Il s'en libère tout de suite, comme l'odyssée commence par le renoncement d'Ulysse à Calypso)

Bien sûr, cette odyssée traverse les deux parties, mais c'est la colonne vertébrale de la 2^{nde} partie.

Tout y est voyage. Falstaff en errance, de nombreuses scène en déplacement, soit avant, soit après les événements, entre deux lieux.

On pourrait pousser la comparaison, mais on n'est pas à la fac, à l'occasion, on le fera.

Les quatre destins qui se déroulent sont écrits en contrepoint. Henry IV est un art de la fugue.

Le reste du sens sera donné par H5. Dans la disparition des trois personnages autre que Hal. Je vais y revenir.

En tous cas, ceux qui reproche à Falstaff de perdre de sa grandeur dans la 2nde partie ne voient pas que c'est justement le contrepoint qui veut ça. Falstaff est le reflet en creux de Hal, plus l'un prend, plus l'autre perd. C'est la tristesse de Falstaff qui perfore de temps en temps la conscience du personnage et des spectateurs. D'ailleurs, alors que Sh. Avait prévu et annoncé dans l'épilogue le retour de Falstaff dans H5, il n'arrive pas à le faire revenir. Une fois qu'Hal est roi, Falstaff est mort. C'est mécanique et organique.

J'ai à ce moment le sentiment qu'il faut raconter ça assez simplement, cette épopée, mettre les forces les une à côté des autres et les faire évoluer parallèlement (visualiser ça pour le spectateur), mais je ne sais pas comment. Je pense à 4 fils de fer, où à des ballons de baudruche que je pourrais gonfler et faire éclater (Hotspur), dégonfler lamentablement en lui faisant faire des petits pets ignobles (Falstaff), gonfler à l'eau et écraser petit à petit (H4), gonfler à l'hélium et faire s'envoler (Hal), mais bon, l'allégorie est un peu lourde (on en parlait au Moulin Joli). Passons donc à Henri V qui nous donnera peut-être une solution.

Henri V.

J'adore cette pièce. Peut-être parce que tout le monde en dit du mal. Par esprit de contradiction. On parce que les Français ne supportent pas qu'on leur rappelle la bataille d'Azincourt.

J'adore la leçon de français à Catherine, même si c'est bateau. J'adore le chœur qui muscle la pièce du début à la fin. J'adore les tirades héroïques. J'adore la caricature tendrement cruelle que Sh. fait des Français. J'adore la visite du camp que fait H5, la nuit qui précède la bataille. Je n'ai jamais pu lire son discours aux soldats sans pleurer (« Et la Saint-Crépin ne reviendra jamais, d'aujourd'hui à la fin du monde, sans qu'on se souvienne de nous, de notre petite bande, de notre heureuse petite bande de frères (...) IV, 3, d'ailleurs, si mon metteur en scène ne voit pas d'objections, je voudrais bien faire ce discours dans le public, l'encourageant à la bataille, Garamond réincarné en Churchill). J'adore les noms de Français égrénés par le Roi de France, je suis porté par cette poésie qui fait ressembler Henri V à une litanie d'Aragon.

« Debout, les princes, et, armés d'un esprit d'honneur plus acéré que vos épées, courez au combat. Charles d'Albret, grand connétable de France, vous, ducs d'Orléans, de Bourbon et de Berry, Alençon, brabant, bar et Bourgogne ; Jacques Châtillon, Rambures, Vaudemont, Baumont, Grandpré, Roussi, Fauconberg, Foix, Lestrelles, Bousicault et toi, Charolais ; Hauts ducs, grands princes, barons, seigneurs, chevaliers, au nom de vos grandeurs, lavez-vous de cette grande honte. Arrêtez ce Henri d'Angleterre qui balaye vos plaines avec des pennons teints du sang d'Harfleur. Élanchez-vous sur son armée, comme l'avalanche sur la vallée. Précipitez-vous sur lui et dans un chariot captif, amenez-le à Rouen prisonnier. » III, 5.

J'aime la nuit dans cette pièce, les veillées d'armes : c'est du Rembrandt, c'est du John Ford .

Et puis, pendant que court l'épopée de ces frères, de ce Henri, qui sûr de son bon droit, a emmené 3000 soldats déguenillés à la conquête de la couronne de France et se bat à 1 contre 5, et à pied contre la chevalerie, il y a l'adieu aux anciens compagnons, tous ceux dont on apprend la mort et qu'on avait aimé, Falstaff d'abord qui meurt entre midi et une heure, juste à la descente de la marée, chiffonnant ses draps, jouant avec des fleurs et souriant au bout de ses doigts. — Tiens, Pistolet s'est marié avec Mistress Quickly, et Dorothée troues-draps est à l'hôpital ! — Plus tard, à la guerre Pistolet sera un brave soldat ! Dorothée mourra de la vérole. Et puis Bardolphe et Nym seront pendus ! Ils le méritaient bien, qu'importe ! Qui ne le mérite pas dans ce monde de fureur. Et Mistress Quickly s'éteindra à son tour.

Cimetière imaginaire de nos vastes pensées. Shakespeare dit adieu à quelque chose, mais à quoi, à quel âge d'or ? Quelle jeunesse le trahit ?

Antoine Garamond, je crois, me ressemble.

Finalement, ce qui nous intéresse dans cette trilogie, (Antoine Garamond et moi), c'est l'auteur. C'est Shakespeare. Le créateur, le romancier, le sculpteur, le boulanger. À quel moment il est dépassé par sa progéniture —« Je voudrais tellement faire revenir Falstaff ! » —Il ne peut pas. C'est la fin de Alamo, la mise à mort des Yankee par les mexicains. Traiter la trilogie comme je le disais toute à l'heure, comme un récit articulé autour de ces 4 personnages. Mais centrer sur la relation du créateur à sa progéniture. Shakespeare devient son propre chœur.

Garamond : — « Et maintenant, imaginez que je suis moi-même William Shakespeare. Supposez que je me sois assigné cette grande tâche..., Figurez-vous... Suppléez... (se servir des chœurs) »

Peut-être au début, il met juste une fraise. Avec s'identifie-t-il, et à qui ? Au personnages, à Shakespeare, amoureux de tous, oubliant son envie. Envahi au

fur et à mesure de son récit par un chagrin énorme, continuant malgré tout ce qu'il s'est assigné, le récit de la gloire, réprimant ses sanglots mais l'œil clair, porté.

Autant en emporte le vent. C'est ça, cette trilogie.

Continuons. Comme prévu, je reprends l'ordre chronologique. Donc La comédie de erreurs et Titus Andronicus. Je les mets un peu ensemble, parce qu'elle se répondent, l'une, le too much de la comédie, l'autre, le too much de la tragédie. L'une, pas deux sosies, mais quatre, 18 scènes de quiproquo ; l'autre, 15 morts, 3 mains coupées, une langue coupée, 2 têtes coupées elles aussi et présentées à leur père, 2 enfants égorgés et servis à leur mère en pâté, un paysan pendu parce qu'il passait par là, un corps entièrement démembré, un viol collectif, un enterré vivant.

Bien sûr , dans le spectacle, les deux pièces ne seront pas traitées ensemble, mais je vais me prêter ici à un petit exercice, plutôt que de les résumer, je vais les compresser toutes les deux le plus possible.

LA COMEDIE DES ERREURS

(la scène est à Éphèse.)

ACTE 1

LE DUC D'EPHESE

Vieillard. Qu'est-ce que tu fais là ? Tu sais bien que d'après la loi, tout Syracusain trouvé à Éphèse est condamné à mort.

EGEON

Je sais.

LE DUC D'EPHESE

À moins qu'il verse 1000 ducats pour racheter sa vie. Tu les as ?

EGEON

Non.

LE DUC D'EPHESE

Alors, tu dois mourir.

EGEON

C'est pas grave.

LE DUC D'EPHESE

Tu me plais. Ça m'embête de te mettre à mort. Mais pourquoi tu t'es mis dans ce pétrin ?

EGEON

Écoute. Je suis né à Syracuse. Tout allait bien jusqu'au jour où j'ai du aller à Épidanum pour affaires. Ma femme m'a rejoint et là-bas, elle a accouché de 2 jumeaux. J'ai leur acheté comme cadeau de naissance deux esclaves en bas âge, jumeaux eux aussi, pour leur servir plus tard de serviteurs. On est rentré chez nous.. Mais pendant le voyage, il y a eu une tempête, le bateau a coulé. Pour sauver les enfants, on a décidé de se séparer, ma femme et moi. Elle, sur un bout de mât, avec un de ses fils et un des esclaves, moi sur un autre bout de mât avec l'autre fils et l'autre esclave. Deux bateaux sont arrivés, l'un a recueilli ma femme et les deux gosses qu'elle avait pris, l'autre bateau m'a recueilli moi et les 2 autres gosses, mais à cause de la tempête, on n'a pas pu rapprocher les bateaux. On ne s'est jamais revu.

18 ans après, mon fils et son serviteur sont partis à la recherche de leurs frères. Ça fait 5 ans. 5 ans sans nouvelles. Alors, je suis parti à leur recherche à mon tour. J'ai fait le tour de la Méditerranée, et en passant près d'ici, j'ai trouvé trop bête de ne pas essayer de les trouver ici aussi, malgré la loi.

LE DUC D'EPHESE

Quelle histoire ! Tu m'émeus ! Je te donne une journée pour trouver les 1000 ducats. (Ils sortent. Entrent Antipolis de Syracuse (le fils d'Égéon) et son serviteur Dromion de Syracuse.)

ANTIPOLIS DE SYRACUSE

On vient d'arriver. Va poser ces 1000 ducats à l'hôtel.

DROMION DE SYRACUSE

D'accord. (Il sort.)

ANTIPOLIS DE SYRACUSE

On est pas mal ici. Tout le monde me sourit.

(Arrive Dromion d'Éphèse, qu'Antipolis de Syracuse prend pour Dromion de Syracuse.)

ANTIPOLIS DE SYRACUSE

C'est bon, tu as déposé l'argent ?

DROMION D'EPHESE

Quel argent ? Venez plutôt manger, votre femme vous attend.

ANTIPOLIS DE SYRACUSE

Quelle femme ?

DROMION D'EPHESE

Venez ! Je vous dis.

ANTIPOLIS DE SYRACUSE

Tu es fou ! Mon argent ! (il le frappe et Dromion se sauve.)

ACTE 2, chez Adriana, la femme d'Antipolis d'Éphèse. Adriana parle avec Luciana,
sa sœur.

ADRIANA

Pourquoi il faut toujours être plus fidèle que les hommes ?

LUCIANA

Parce que.

(Entre Dromion d'Éphèse.)

DROMION D'EPHESE

Dites donc ! Votre mari ne veut pas venir manger.

ADRIANA

Quoi ! Je suis sûre qu'il me trompe. Je vais le chercher. En plus, il m'avait promis
une chaîne en or pour mon anniversaire.

SCENE 2 dans la rue.

ANTIPOLIS DE SYRACUSE

Je comprend rien. Mon argent est à sa place. Dromion est devenu fou

(Entre Dromion de Syracuse.)

ANTIPOLIS DE SYRACUSE

Dis donc, toi, pourquoi tu t'es foutu de ma gueule ? (Il le frappe encore)

DROMION DE SYRACUSE

Je me suis pas foutu de votre gueule. Arrêtez de me taper.

(Arrivent Adriana et Luciana.)

ADRIANA

Viens manger.

ANTIPOLIS DE SYRACUSE

Qui êtes-vous ?

ADRIANA

Tu te fous de ma gueule ? Viens.

(Elle l'emmène de force et s'enferme à double tour chez elle.)

3^{EME} ACTE, arrive Antipolis d'Éphèse, avec des copains.

ANTIPOLIS D'EPHESE

Excusez-moi de vous laisser, mais ma femme m'attend pour manger et elle est pas commode. (Il frappe à la porte de chez lui.) Ouvrez. !

DROMION DE SYRACUSE (il peut pas le voir, il est à l'intérieur de la maison)
Qui est là ?

ANTIPOLIS D'EPHESE

Antipolis .

DROMION DE SYRACUSE

Menteur, il est dedans avec sa femme.

ANTIPOLIS D'EPHESE

Quoi ! Mais on se fout de ma gueule. Elle va comprendre. Dès que je rentre, je la frappe. Et puisque c'est comme ça, je vais aux putes, et j'offrirai à Lulu la Nantaise la chaîne en or.

SCENE 2 dans la maison d'Adriana. Luciana et Antipolis de Syracuse.

LUCIANA

Pourquoi vous êtes pas gentil avec ma sœur ? C'est votre femme.

ANTIPOLIS DE SYRACUSE

C'est pas ma femme et d'ailleurs, c'est vous que j'aime.

LUCIANA

Vous êtes fou.

ANTIPOLIS DE SYRACUSE

C'est vous qui êtes folle, mais je vous aime. C'est comme ça.

LUCIANA

Bon ! On va en parler à ma sœur. (Elle sort, entre Dromion de Syracuse, affolé.)

DROMION DE SYRACUSE

Ah ! Il y a une femme très grosse qui me court après. (ils sortent. Ils croisent le fabricant de chaînes en or.)

LE FABRICANT DE CHAINES EN OR

Tenez ! La chaîne que vous m'avez commandée.

ANTIPOLIS DE SYRACUSE

J'ai rien commandé du tout.

LE FABRICANT DE CHAINES EN OR

Farceur, va ! Je viendrai me faire payer tout-à-l'heure (Il sort.)

ANTIPOLIS DE SYRACUSE

Je comprends rien. Si on partait ? Trouve un bateau.

ACTE 4. Le fabricant de chaînes en or et un marchand

UN MARCHAND

Cher fabricant de chaînes en or, vous me devez de l'argent, payez-moi aujourd'hui, sinon, en toute amitié, je serai obligé de vous faire mettre en prison.

LE FABRICANT DE CHAINES EN OR

Pas de problème. Antipolis me doit de l'argent. Tiens, justement le voilà. (entre Antipolis d'Éphèse.)

ANTIPOLIS D'EPHESE

Vous tombez bien ! Où est mon collier ?

LE FABRICANT DE CHAINES EN OR

Farceur, va. Je vous l'ai donné tout-à-l'heure. Où est mon argent ?

ANTIPOLIS D'EPHESE

Tu te fous de ma gueule ?

LE FABRICANT DE CHAINES EN OR

Non. C'est plutôt toi. Puisque c'est ça, je te fais arrêter.

LE MARCHAND, au fabricant de chaînes en or

Et moi, je vous fais arrêter, vous.

(Entre Dromion de Syracuse.)

DROMION DE SYRACUSE

C'est bon. J'ai le bateau.

ANTIPOLIS D'EPHESE

Quel bateau ? Tu te fous de ma gueule ? Va plutôt me chercher de l'argent dans ma chambre. Pour payer ma caution.

(Dromion de Syracuse y va. On arrête et Le fabricant de chaînes en or, et Antipolis d'Éphèse.)

SCENE 2 chez Adriana. Adriana et Luciana.

LUCIANA

Oui. Il m'aime. Il me l'a dit.

ADRIANA

Le salaud ! Il n'est pas gêné. (Entre Dromion de Syracuse.)

DROMION DE SYRACUSE

M'faudrait de l'argent pour libérer mon maître rapport à une histoire de chaîne.

ADRIANA

C'est vrai, ça, la chaîne. Bon. Allons y ! Mon mari est devenu fou.

SCENE 3, dans la rue . Antipolis de Syracuse

ANTIPOLIS DE SYRACUSE

C'est bizarre quand même que tout le monde me connaisse !

(arrive Dromion de Syracuse.)

DROMION DE SYRACUSE

Ben ! Vous êtes pas en prison ?

ANTIPOLIS DE SYRACUSE

Ah non ! Tu va pas recommencer !

(arrive Lulu la Nantaise.)

LULU LA NANTAISE

Dis, mon coco, ou qu'est la chaîne que tu m'as promis.

ANTIPOLIS DE SYRACUSE

Je ne vous connais pas et je ne vous ai rien promis.

LULU LA NANTAISE

Tu te fous de ma gueule . Puisque c'est comme ça, je vais voir ta femme.

SCENE 4, en prison.

ANTIPOLIS D'EPHESE, à Dromion d'Éphèse qui arrive.

Tu as l'argent ?

DROMION D'EPHESE

Quel argent ?

ANTIPOLIS D'EPHESE

Tu te fous de ma gueule.

DROMION D'EPHESE

J'y comprend rien. (Arrivent Adriana, Luciana et Lulu la Nantaise)

TOUS

Qu'est-ce qui se passe. On se fout de notre gueule. On n'y comprend rien.

ADRIANA

Laissez-moi emmener mon mari à l'asile, voilà sa caution. (Le geôlier le laisse sortir.)

ANTIPOLIS D'EPHESE.

J'suis pas fou ! J'suis pas fou ! Laissez-moi !

(Antipolis d'Éphèse et Dromion d'Éphèse se sauvent. Arrivent Antipolis de Syracuse et Dromion de Syracuse. Les autres les croyant fous se sauvent.)

ANTIPOLIS DE SYRACUSE ET DROMION DE SYRACUSE

Qu'est-ce qui se passe. On se fout de notre gueule. On n'y comprend rien.

(Arrivent Le fabricant de chaînes en or et le marchand.)

LE FABRICANT DE CHAINES EN OR ET LE MARCHAND

Salauds. On aura votre peau !

ANTIPOLIS DE SYRACUSE ET DROMION DE SYRACUSE

Au secours !

(Antipolis de Syracuse et Dromion de Syracuse se réfugient dans une abbaye. Adriana arrive et veut récupérer son mari dans l'abbaye.)

ADRIANA

Rendez-moi mon mari !

L'ABESSE

Pas question.

(Arrivent Dromion d'Éphèse et Antipolis d'Éphèse.)

ADRIANA

Mais je viens de vous voir rentrer là dedans. J'y comprends rien.

ANTIPOLIS D'EPHESE

Foutez moi la paix. Si ça continue, j'vais casser la gueule à tout le monde

(entrent le duc et Égéon enchaîné.)

EGEON

Mais c'est mon fils. Fiston !

ANTIPOLIS D'EPHESE

Foutez moi la paix. J'vous connais pas.

EGEON

J'ai si changé que ça.

ANTIPOLIS D'EPHESE

Foutez moi la paix. J'vous connais pas, j'vous dit.

LE DUC

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? J'y comprends rien. Demandons à l'abbesse.
(L'abbesse sort avec Antipolis de Syracuse et Dromion de Syracuse. Les 4 jumeaux
sont face à face.)

TOUS.

Merde alors. Des jumeaux.

LE DUC

Égéon, tu as retrouvé tes fils. Ça m'émeut, je te fais grâce

L'ABESSE.

Égéon ?! Tu as bien dit Égéon ?

LE DUC

Oui.

L'ABESSE.

Alors, vieillard, tu es mon mari, et vous êtes mes deux fils.

EGEON

Chérie

LES 2 ANTIPOLIS

Maman !

LES 2 DROMION

Frérot !

LE DUC

Ça, c'est pas banal !

Voilà, c'est vite fait, mais c'est aussi pratique qu'un synopsis. Évidemment tout ça n'est que du rythme. Un vaudeville antique. Il faut, pour traiter la chose en un rien de temps, trouver la magie de la gémellité. Là où elle peut bluffer le spectateur.

Décaler le mystère. D'abord Garamond s'impose la gémellité, donc se met en rythme. Pourquoi pas travailler sur un texte un peu comme celui que je viens de faire avec des apparitions et des disparitions. Des masques ? Oui, pourquoi pas ?

Et résoudre à la fin cette tension par un vrai dédoublement, qui émerveille tout le monde, y compris A. Garamond (Peut-être qu'à chaque fois ça foire, oui, à chaque fois qu'il fait cette pièce-là, ça foire, il se mélange les pinceaux, il finit toujours par se tromper de masques et là, aujourd'hui, il s'énerve tellement que ça marche jusqu'au bout, et même mieux que ce qu'il pensait, il arrive à se dédoubler, et ça, il ne l'avait jamais envisagé et ça l'émerveille et ça l'épouvante

en même temps. Petit bonhomme ! « C'est une erreur. Ça n'aurait pas du arriver. Pardon. Je vais redevenir unique. »)

Tu me diras, comment se dédoubler vraiment. J'ai des idées ! Mais je ne t'en parle pas tout de suite. Impossible à écrire. Il faut élaborer en parlant ou en jouant.

And now, the Most Lamentable Roman Tragedy of Titus Andronicus.

Flesh : la chair.

Titus a 25 fils, dont 21 viennent de mourir à la guerre, et une fille.

L'empereur vient de mourir, ses 2 fils, Saturninus et Bassianus, se disputent le trône.

Titus rentre de campagne. Il a comme prisonniers Tamora, reine Goth et ses trois fils, et aussi Aaron, un maure (l'amant de Tamora, mais on ne le sait pas encore).

ACTE I

SATURNINUS

C'est moi l'aîné. Je serai empereur.

BASSIANUS

Non. Moi.

UN TRIBUN

Inutile de vous chamailler, le peuple veut Titus Andronicus comme empereur.

LE PEUPLE

Titus ! Titus ! Titus ! Titus !

BASSIANUS

Pourquoi pas ?

SATURNINUS

Pas question !

(Entre Titus et son cortège de prisonniers et ses 4 fils qui lui restent.)

TITUS

On a gagné. 21 de mes fils sont morts. Pour les venger, nous allons offrir en sacrifice l'aîné de Tamora.

TAMORA

Pitié !

TITUS

Non ! Qu'on emmène son aîné. Qu'on le démembre, et qu'on le brûle.

TAMORA

Pitié !

TITUS ET SES FILS

Non !

(les fils de Titus emmènent le fils de Tamora.)

TAMORA

Sois maudit ! Je me vengerai de vous.

LE TRIBUN

Le peuple te voudrait pour empereur. Qu'est-ce que t'en penses, Titus ?

TITUS

Écoutez, c'est bien beau, empereur, mais je suis vieux. Et puis je suis un militaire et je ne suis pas doué pour la politique.

LE PEUPLE

Ooooooh !

LE TRIBUN

Dommage ! En tous cas, dis pour qui tu votes et il sera empereur

LE PEUPLE

Ouiiiii !

TITUS

Je vote pour Saturninus ! C'est l'aîné

LE TRIBUN

Vive Saturninus, notre empereur.

LE PEUPLE

Viiiiiiiive Saturninuuuuuus, notre empereuuuuuur !

SATURNINUS

Merci Titus. Je te promets une reconnaissance éternelle. Et pour te le prouver j'épouse ta fille, Lavinia..

TITUS

J'accepte.

BASSIANUS

Et moi, je refuse. Titus, ta fille m'était promise par contrat.

TITUS

J'avais complètement oublié.

(À ce moment, les fils de Titus, Mutius, Lucius, Quintus et Martius s'interposent.)

MUTIUS

Papa, Bassianus a raison. Saturninus n'épousera pas Lavinia.

TITUS

Tu t'opposes à ton père. Tu n'es plus mon fils.

(Il le tue.)

QUINTUS ET MARTIUS

Ça va pas !!!

TITUS

Vous non plus, je ne vous parle plus. Je n'ai plus de fils. Saturninus, Ma fille est à toi.

SATURNINUS

Je n'en veux plus. Puisque c'est ça, j'épouse Tamora. Voilà. Et je ne veux plus entendre parler de la famille Andronicus.

TITUS

Pourquoi ? Mais pourquoi ? (Il est effondré).

TAMORA

Allons ! Réconciliez-vous tous. Chéri, pardonne leur !

SATURNINUS

Mais chérie...

TAMORA, en aparté

Fais semblant, et sois patient, on se vengera.

SATURNINUS

Ah ! Ah ! Bon, d'accord. Je vous pardonne.

TITUS

Merci, mon empereur. Pour fêter les deux mariages, venez donc chasser le cerf et la panthère (à Rome !!!) chez moi demain matin.

TOUS

D'accord.

(Ils sortent, sauf Aaron, le Maure.)

AARON

Ça marche pour Tamora. Ça va marcher pour moi. Elle est folle de moi..

(Entrent Chiron et Démétrius, les 2 fils de Tamora.)

CHIRON

C'est moi qui l'aurait

DEMETRIUS

Non. C'est moi.

CHIRON

Non. C'est moi.

DEMETRIUS

Non. C'est moi.

AARON

Les gars. Qu'est-ce qui va pas ?

CHIRON

Je suis amoureux de Lavinia, et je la veux.

DEMETRIUS

Je suis amoureux de Lavinia, et je la veux aussi.

AARON

Maintenant qu'elle est mariée, il faut pas y compter.

CHIRON ET DEMETRIUS

Comment faire ?

AARON

Profitez de la chasse demain. Entraînez la dans un coin et violez la tous les deux.

CHIRON ET DEMETRIUS

Chiche !

ACTE II, pendant la chasse.

TITUS

Bonne chasse à tous

TOUS

Merci !

(Tout le monde se disperse et on retrouve Aaron dans un coin qui creuse un grand trou. Tamora le rejoint.)

TAMORA

Mon chéri. Fais-moi l'amour.

AARON

Tout de suite. Mais avant, prends cette lettre, tu la donnera à Saturninus tout-à-l'heure.

(Arrivent Lavinia et Bassianus.)

AARON ET TAMORA

Oh non !

LAVINIA ET BASSIANUS

On vous dérange peut-être.

AARON ET TAMORA

Ça va, ça va.

LAVINIA ET BASSIANUS

Vous devriez avoir honte.

(Arrivent Chiron et Démétrius.)

TAMORA, à ses fils.

Mes chéris, ils nous embêtent.

(Chiron et Démétrius tuent Bassianus et le jettent dans un trou. C'est Aaron qui donne les ordres.)

CHIRON

Et maintenant, violons la fille.

LAVINIA

Pitié !

CHIRON ET DEMETRIUS

Non !

LAVINIA, A TAMORA

Empêchez les de me violer, madame.

TAMORA

Et puis quoi encore ! Qu'ils s'en donnent à cœur joie, au contraire. Amusez-vous bien, les enfants !

(Elle s'en va avec Aaron. Chiron et Démétrius emmènent Lavinia. Un moment après Aaron revient avec les 2 fils de Titus. Il les guide jusqu'au trou, les fait tomber dedans et s'en va.)

QUINTUS

Oh ! Bassianus est mort.

MARTIUS

Horreur !

(Entre tout le monde. Saturninus a la lettre à la main.)

SATURNINUS

Je le savais. Cette lettre vous accuse. Qu'on les emmène et qu'on les juge.

TITUS

Pitié pour mes fils !

SATURNINUS

Et puis quoi encore ! Ils viennent de tuer mon frère.

TITUS

S'ils viennent de tuer ton frère, c'est différent. Mais ça n'est pas prouvé.

TAMORA, en aparté.

On le prouvera. (à Titus.) Ça va s'arranger, ne t'inquiète pas.

(Tout le monde repart. Avec les deux fils de Titus prisonniers. Entre Lavinia, les
main et la langue coupée. Violée. Après elle entre le frère de Titus, Marcus,
qui s'était perdu pendant la chasse et qui n'est au courant de rien.)

MARCUS

Qu'est-ce qui ne va pas ? Horreur ! Qui t'a fait ça ? Viens.

(Ils sortent.)

ACTE III

TITUS

Pitié pour mes fils ! Pitié pour mes fils ! (personne ne l'écoute et bientôt, il est tout
seul, il continue.) Pitié pour mes fils ! Pitié pour mes fils !

LUCIUS, son autre fils, entre.

Calme-toi, papa. Personne ne t'écoute.

TITUS

Ah ? Où vas-tu ?

LUCIUS

J'ai essayé de sauver mes frères et ça n'a pas marché, alors, Saturninus m'a banni.

(Arrivent Marcus et Lavinia.)

MARCUS

Regarde, Titus, ce qu'ils ont fait à ta fille.

TITUS ET LUCIUS

Horreur !

(Entre Aaron.)

AARON

Si l'un d'entre vous se coupe la main et l'envoie à Saturninus, tes deux fils seront
sauvés.

MARCUS

Moi !

LUCIUS

Moi !

TITUS

Non, moi. C'est mieux vous ne trouvez pas ?

MARCUS ET LUCIUS

Non !

TITUS

Bon ! d'accord, Allez chercher une hache ! On tirera à la courte paille entre vous deux. (Ils sortent chercher une hache.) Il n'est pas question que mon frère ou mon fils se coupe la main. Aaron, avec ton épée, coupe la mienne !

(Aaron lui tranche la main et l'emmène. les 2 autres reviennent avec la hache.)

TITUS

Trop tard ! J'ai coupé la mienne. Je vais revoir mes fils !

(Arrive un soldat avec sur un plateau la main de Titus et la tête de ses 2 fils.)

LE SOLDAT.

Ils t'ont trompé, pauvre Titus.

LES TROIS ET LAVINIA MUETTE.

Horreur !

TITUS

Jurons de nous venger.

LES TROIS

Jurons !

TITUS

Lucius ! Pars chez les goths et reviens à la tête d'une armée.

LUCIUS

J'y vais.

(Il part.)

ACTE IV, Lavinia, Marcus et Titus.

MARCUS

Lavinia, écris avec tes pieds dans le sable le nom de celui qui t'a violée.

(Elle écrit.)

TITUS

Chiron et Démétrius ! Nous nous vengerons.

(Ils sortent. Ailleurs, au palais. Une sage femme avec Aaron, Chiron et Démétrius)

LA SAGE FEMME

Horreur, Tamora vient d'accoucher.

AARON

Pourquoi, horreur ?

LA SAGE FEMME

Parce que l'enfant est noir. On voit qu'il est de toi. Il faut le supprimer.

AARON

Pas question. (Il tue la sage femme.) J'emporte mon fils à l'abri, vous, trouvez un enfant blanc pour le mettre à sa place.

CHIRON ET DEMETRIUS

D'accord mais c'est pas cool !

AARON

Et pendant que vous y êtes, tuez les servantes de Tamora qui sont au courant.

(Il sortent. À la cour de Saturninus.)

UN MESSAGER

Les Goths sont à la porte de Rome, Lucius est à leur tête.

TAMORA

Ne t'inquiète pas, chéri, je vais organiser une rencontre diplomatique chez Titus avec son fils.

SATURNINUS

Fais comme tu veux. Je m'en fous. Je ne pensais pas que c'était si fatigant d'être empereur.

ACTE V, dans le camp goth. Lucius et des soldats. On amène Aaron et son bébé.

LUCIUS

Pendez l'homme et l'enfant.

AARON

Attends, Lucius. Si tu épargne mon fils, je te révèle tout.

LUCIUS

Soit.

AARON

Jure-le !

LUCIUS

Je le jure.

AARON

C'est moi qui ai tout fait, tout préparé, le viol, le guet-apens pour tes deux neveux,
le mensonge pour la main de Titus. Et je ne regrette rien.

LUCIUS

Monstre. Je ne te pendrais pas. Tu mourrais trop vite. Emmenez-le.

SCENE 2

Chez Titus. Tamora et ses 2 fils arrivent déguisés en Vengeance, viol et meurtre.

TITUS

Qui êtes-vous ?

TAMORA

Je suis vengeance. Et voici mes 2 serviteurs, viol et meurtre.

TITUS, en aparté.

Elle me prend pour un idiot, mais je vais l'avoir. (À elle) Tu va m'être très utile. Va
chercher Tamora et ramène-la moi . Je garde tes serviteurs pour m'aider.

TAMORA

J'y vais. Il est trop bête.

(Elle sort.)

TITUS, à ses gens.

Attachez ses deux monstres. Ah ! Ah ! Vous vous attendiez pas. Hé bien, je vais vous
tuer, et je vous ferai manger par votre mère en pâté.

(Il les égorge. Plus tard. Tout le monde arrive pour le repas.)

TITUS

Saturninus, qu'est-ce que tu ferais si on violait ta fille ?

SATURNINUS

Je la tuerais, pour qu'elle ne survive pas à sa honte.

TITUS

Tu as raison.

(Il tue Lavinia.)

SATURNINUS

Pourquoi tu as fait ça ?

TITUS

Elle a été violée par Chiron et Démétrius. Mais mangez, ça va être froid.

SATURNINUS

Chiron et Démétrius ? Les monstres, allons les chercher.

TITUS

Pas la peine, vous êtes en train de les manger. Alors, Tamora, c'est bon ?

(Il la tue.)

SATURNINUS

Monstre !

(Il tue Titus.)

LUCIUS

Vengeance ! (Il tue Saturninus.) Et maintenant, qu'on enterre Aaron vivant. Et qu'il meure lentement.

CEUX QUI RESTENT

Vive Lucius, notre nouvel empereur.

Ah, c'est du sport ! Un exercice comme celui-là est un peu facile, mais je n'ai pas fait ça pour mettre cette tragédie en dérision.

Je me demande si la poésie de Sh., dans ce cas précis, enlève de l'horreur, ou rajoute de l'horreur.

Un rite de sacrifices. Une cérémonie.

Des poupées démembrées.

S'inspirer de Hans Bellmer. Il y a quelque chose de surréaliste. La sanguinolence du chien andalou.

Un mobile de Calder où des poupées tronquées, aux yeux arrachés, flottent au dessus de ma tête.

Planter des aiguilles dans des figurines de cire.

Soit jouer la pièce, soit jouer la violence.

La jouer à l'envers de la violence. Sans redondance. Antoine Garamond est toujours gêné de raconter cette histoire. Son intégrité l'y oblige, mais il veut bien faire atténuer l'horreur. Alors, il met en musique ou en poème ce catalogue de mutilation. Évidemment, la gentillesse de la forme aggrave encore l'énormité des tortures, mais lui ne s'en rend pas compte.

Car, finalement, dans TA, c'est peut-être (à nos yeux modernes, qui faisons la différence entre le reportage et la fiction) la poésie qui est la plus indécente.

Oui, c'est ça, le comble de l'horreur, ce n'est pas la mutilation, c'est le poème de la mutilation. TA, c'est le poème de la mutilation des chairs.

Faire de Titus Andronicus une berceuse. Le comble de la maladresse pour Garamond.

La mégère apprivoisée

Fin de cette livraison, *La mégère apprivoisée*. Je vais être bref. Tu m'a dit que tu ne voyais pas l'intérêt, je t'ai dit que moi non plus.

Même le fait que tout soit du théâtre dans le théâtre n'est pas très convaincant, à part que ça fait un très joli prologue.

La mégère apprivoisée. En anglais, *The taming of a shrew*.

Ce qui se traduit par... le domptage d'une peste.

Déjà, ça m'inspire plus, j'ai envie de trouver tout simplement un petit clin d'œil autour du domptage (en évitant le dressage de puces, bien sûr).

Remarque subsidiaire, en disant mégère, on a mis de l'acariâtre dans ce qui n'est peut-être que du farouche, et Catharina est peut-être plus près de Manon des sources que de la sorte de matrone qu'on en fait.

Peut-être qu'elle a peur, qu'elle ne comprend rien, qu'à la fin quand elle récite les devoirs d'une épouse, elle est vraiment, au sens propre, domestiquée. Peut-être que la pièce est réellement cruelle pour cette jeune fille, qui pourrait être une africaine ou une indienne apeurée, à qui on apprend les règles du monde blanc ? Mais tout ceci est une autre affaire. Des pistes.

Bref ! Domptage. Si tu as des idées, n'hésite pas.

C'est tout pour aujourd'hui.

Finalement, non ! Un dernier mot. Même si la MA n'est pas très intéressante en soi, Pour Garamond, elle l'est, parce qu'il est bien forcé de prendre parti. Quel est son rapport aux femmes. Et à la soumission. Est-il macho. Qu'est-ce qu'il se dit en la lisant ? Quel mec ! C'est comme ça qu'il faut faire ? Ou alors, Moi, j'aurai pas fait comme ça. Si son intégrité de conteur l'y oblige, il fait le dompteur, mais est-ce un dompteur. Y va-t-il en reculant ?

Troisième livraison. La dernière de l'an 2001. La boucle est bouclée avec toutes les pièces qui manquaient pour rejoindre H5 : les Deux Gentilshommes de Vérone, Peines d'Amour Perdues, Roméo et Juliette, Le Songe d'une Nuit d'Été, le Roi Jean, le Marchand de Venise et Beaucoup de Bruit pour Rien.

J'ai l'impression d'avoir un peu moins bien travaillé. Mais il y avait pas mal de pièces que je connaissais bien, c'est plus dur de se laisser aller aux premières sensations. Et puis, les comédies, c'est plus dur. Trouver une image fondatrice et travailler sur la poétique du dérisoire, c'est plus facile dans une tragédie, évidemment.

Mais la question posée la première fois avec la mégère et Titus Andronicus, m'a poursuivi tout au long de ces dernières pièces : quel est le fossé qui sépare Gilles et Antoine Garamond ? Certains avis qu'il a ne sont pas les miens, et tout cela m'aide petit à petit à le cerner.

Les Deux Gentilshommes de Vérone (2GV).

C'est l'histoire de 2 amis de 20 ans. L'un, Protée, est retenu à Vérone par l'amour d'une fille, Julia, l'autre, Valentin, se moque de l'amour et part chercher le savoir et l'honneur à la cour de Milan.

Malheureusement, le père de Protée voudrait bien que son fils fasse comme Valentin, et il l'envoie aussi à Milan. Protée et Julia, qui viennent à peine de se dire qu'ils s'aiment, sont désespérés :

« Oh, comme ce printemps d'amour ressemble, par son incertaine splendeur, à la journée d'avril, qui tout-à-l'heure montrait tout la beauté du soleil et maintenant la laisse dérober par un nuage. »

On retrouve Valentin à Milan et, cornegidouille ! il est amoureux, oui amoureux. D'une jolie Silvia, la fille du duc de Milan, évidemment promise à un autre.

Protée arrive à Milan et coup de théâtre, il a le coup de foudre pour Silvia, et oublie illico Julia.

De son côté, sans se méfier le moins du monde, Valentin raconte à son meilleur ami son projet d'enlever Silvia :

« L'heure de notre mariage et tout le plan de notre évasion sont arrêtés, je dois escalader sa fenêtre à l'aide d'une échelle de corde... »

Resté seul Protée nous fait part de sa décision, il va trahir son ami.

« J'arrêterai, si je puis, mon amour égaré, sinon, j'userai de tout mon pouvoir pour la séduire. »

Pendant ce temps là, à Vérone, Julia se déguise en homme pour aller retrouver Protée. (Nous qui savons, nous pleurons pour elle.)

Au même moment, renonçant à l'estime de soi, Protée dénonce Valentin au duc qui le bannit aussitôt.

Valentin banni se retrouve chef d'une bande de brigands au grand cœur, genre Robin des Bois.

Julia, elle, arrive à Milan et voit Protée faire sa cour à Silvia. Protée ne la reconnaît pas et l'embauche pour faire l'intermédiaire entre lui et Silvia qui le repousse.

Silvia s'enfuit rejoindre Valentin, le duc et tout le monde partent à sa poursuite. Ils arrivent dans la forêt où Valentin s'est réfugié.

Après quelques rebondissements (Protée veut violer Silvia, le duc et sa suite sont faits prisonniers par les brigands...), Valentin arrive, Julia se découvre, tout le monde se pardonne et ceux qui s'aiment se marient.

J'ai pour ces 2 Gentilshommes une tendresse profonde. C'est une de mes pièces préférées. Je ne dis pas que je ne la monterai pas un jour.

Je sais pourquoi. C'est que tout y est en naissance. D'ailleurs, on la considère un peu comme le brouillon de Roméo et Juliette.

C'est une pièce plus jolie que belle. On y est pas assommé par trop de poésie. On y rêve.

En plus, maintenant, contrairement au moment où il l'écrit, elle prend le bénéfice de Roméo & Juliette (ça, Shakespeare ne pouvait pas s'en douter). Il dit Vérone et on rêve, il dit Balcon ou échelle de corde, on rêve, il dit «dans la cellule de frère Patrick », on rêve encore.

Contrairement à R&J qui nous dépasse, c'est une pièce qui peut nous appartenir, comme la jolie sœur d'une fille trop belle.

Donc, c'est une pièce où tout est en naissance. La poésie, les thèmes shakespearien, mais aussi les personnages. Chacun semble se dire — « Mais qu'est-ce que je fais là ? » ou simplement « Qu'est-ce que je fais ? » — « Pourquoi je renonce à tout pour une femme ? » — « Pourquoi je deviens amoureux ? Qu'est-ce qui m'arrive ? » etc.

C'est la comédie des premières expériences. Tout y est fait ingénument. Même le traître trahit ingénument, inconscient de l'inconfort moral dû à son forfait.

Cela explique peut-être la rapidité du dénouement. Chacun, en déséquilibre, est pressé de se retrouver en soi-même, de ne plus trahir, de ne plus avoir à haïr son ami, de ne plus désobéir à son père...

J'ajoute à cela les très jolis moments. Julia qui regarde un portrait de sa rivale et n'arrive pas à se trouver moins belle. Les aveux d'amour avortés des 2 jeunes filles qui se sauvent en courant. Les brigands au cœur noble...

Tiens ! En parlant de commencement, c'est aussi la première fois dans Shakespeare qu'une jeune fille se travestit en homme. Et aussi la première apparition du bouffon.

Ce sont des jeunes qui sortent de l'école.

Ce sont de jeunes funambules.

Ils se lancent, ils vont vite, grisés, mais aussi pressés d'atteindre l'autre bord.

Tout ça ne me dit pas comment traiter la pièce, mais j'ai l'impression que je n'ai pas le choix, je dois témoigner de cette jeunesse, de cette inexpérience, de cet appétit, de ce risque énorme pris sur la vie.

Je crois pour l'instant à une idée simple. Garamond va s'effacer pour présenter les 2GV. Il est épique. « Et maintenant, la vie, la vie elle-même va vous présenter une comédie de W. Shakespeare. Ils sont là, juste là, derrière les coulisses de l'existence, les jeunes gens qui vont se risquer pour vous aux plus dangereuses prouesses de la vie. Pour la première fois ils vont se plier aux plus dangereuses contorsions, aux plus folles acrobaties ! »

À partir de ce moment là, Antoine Garamond devient tous les personnages en même temps. Il joue la scène et les coulisses, les jeunes gens se pressant derrière le trou du rideau. Il joue leurs conversations inquiètes. Et leur entrée à chacun sur le devant de la vie.

—« Mesdames et messieurs, mon nom est Valentin et je vais tenter devant vous de me séparer de mes parents, de mes amis, et surtout, du meilleur de mes amis, Protée, pour chercher l'honneur au loin et apprendre la vie. »

(Il dit adieu. Évidemment, à chaque annonce doit correspondre un jeu très court et emblématique, extrêmement chargé. Chaque sortie doit être elle-même remplie de cet exploit, réussit ou raté.)

—« Mesdames et messieurs, mon nom est Protée et je vais tout oublier pour l'amour d'une femme (Il claque dans ses doigts. Il oublie tout.) C'est facile. »

—« Mesdames et messieurs, celles que vous voyez devant vous, ce sont Julia et Silvia. Et nous allons essayer de dire Je t'aime. »

(L'une y arrive, l'autre non. Elles se sauvent toutes les deux, l'une console l'autre.)

—« Plus difficile, devant vous, Messieurs dame, Valentin va réussir à ne pas tomber amoureux. »

(Il n'y arrive pas malgré tous ses efforts, il est désespéré, les filles le consolent.)

—« De plus en plus difficile (On reconnaît Protée), Je vais successivement trahir mon amour et mon meilleur ami. »

(Il le fait. On voit que c'est très périlleux. Il est comme sur une corde et jusqu'à la fin il sera dans ce grand danger.)

—« Mesdames et messieurs, je vais maintenant emprunter un déguisement impénétrable, me rendre méconnaissable à mon amant et ainsi le surprendre dans ses amours infidèles. »

(Elle se déguise très sobrement et regarde une scène insoutenable. Elle sort épuisée.)

—« Mesdames et messieurs, mon nom est Lance, futur bouffon d'un roi et pour l'instant serviteur de mon maître. Pour la première fois, devant vos yeux émerveillés, je vais faire rire sans accessoires. »

(Il essaye d'essayer, mais au dernier moment il sort un accessoire qui fait rire tout le monde. Il ressort déçu. Un peu honteux de son manque de courage.)

—« Non content d'être traître, je vais devenir un ignoble dénonciateur. »

(Il y arrive. Son corps se tord. Il est de plus en plus mal à l'aise. Gauche dans sa fierté. Il ne s'avoue pas encore son vertige.)

—« Mesdames et messieurs, je suis le duc de Milan. Je vais bannir ma fille et bannir un jeune homme intègre. (suspension) Je te renie. Je te bannis. (Il tient une sorte de pause, mais comme s'il pliait une barre d'acier élastique, il soutient un effort énorme. En aparté.) Je ne vais pas tenir longtemps, j'aime ma fille, moi. »

—« Moi, c'est pareil (c'est Protée.) Traître, c'est pas pour moi. »

—« On arrête ? »

—« On arrête. »

(Réconciliation générale. Ils se parlent tous, échangent leurs impressions entre deux saluts. Quand on croit que c'est fini, Lance revient, jette son accessoire après une seconde d'hésitation et nous fait rire. Il est fou de joie. Retour d'Antoine Garamond.)

Voilà. Je ne sais pas si ce brouillon donne une idée de ce que je voudrais faire, mais j'y crois. Tout doit aller très vite, avec des entrées Mnouchkinesques. De la musique, peut-être, qui fait monter la sauce.

Peines d'Amour Perdues.

Contrairement aux 2GV, je n'aime pas trop cette pièce. Il en faut. Disons que je ne la trouve pas très honnête. C'est en deux mots, l'exercice par Shakespeare de deux heures de préciosité pour dénoncer la préciosité.

Pour t'expliquer en 2 mots, il s'agit de 4 compagnons (le roi de Navarre et 3 de ses favoris, camarades plus que vassaux) qui jurent pendant 3 ans de ne s'adonner qu'à l'étude, de bannir les plaisirs et bien sûr, l'amour.

Sur ce, arrivent 4 femmes, la princesse de France et 3 dames d'honneurs, belles, fines, et tout et tout.

Évidemment, les hommes vont craquer et se retrouver assez benêts. Tout au long de la pièce, le jeu de la séduction se fait comme à une cour précieuse, à coups d'épigrammes, de piques et de joutes oratoires. Mais fatigués de cette débauche d'esprit, les 8 amoureux se jurent de ne plus s'aimer qu'avec des mots simples, et les filles partent en donnant aux garçons des épreuves de patience pour mériter leur retour.

Il y a quand même plein de jolis moments mais la pièce à mon goût manque d'humanité. Tout y est trop brillant. Finalement, le personnage le plus touchant, c'est peut-être Armado, un matamore, amoureux lui aussi malgré la loi, toujours ridicule dans ses fanfaronnades, mais engagé dans l'amour avec une sincérité touchante.

« Adieu, valeur. Rouille-toi, rapière. Silence, tambours ! Rêve, esprit. Écris, plume. Car j'ai à produire des in-folio entiers. »

(Je trouve que cette façon de parler irait bien à Antoine Garamond. D'ailleurs, un autre personnage dit à un autre moment — Écoute, oreille !)

Pour en revenir à Armado, il n'hésite pas à la fin à renoncer à la gloire et à se faire laboureur pour l'amour de la paysanne qu'il aime et qu'il vient d'engrosser.

Cela dit, si la pièce n'intéresse pas vraiment Gilles, je crois qu'elle passionne Antoine Garamond.

Que faire, renoncer à l'amour pour l'étude ? Doit-on sacrifier le savoir aux plaisirs de la vie ? Peut-être même que c'est LA question pour Antoine Garamond, qui poursuit sa vie d'ascète mais tous les soirs, rêve des femmes qui sont venues l'applaudir. Qui considère son travail comme une mission.

J'imagine donc que devant une question aussi cruciale, Antoine Garamond peut se payer le luxe d'une petite allégorie (ne pas hésiter sur le coup à être un peu lourdingue, sentencieux, professoral. Ça ne rigole plus.)

Une balance Roberval, parfaitement équilibrée (il le prouve en pesant ses deux mains), une pile de livres savant d'un côté, une pile de livres de rêves charnel de l'autre (Antoine Garamond est même gêné de les montrer, mais c'est pour la bonne cause.) Tout cela doit aller très vite, mais on doit voir l'abîme dans le petit homme, ses tendres contradictions, la tempête sous le crâne, les appétits et la honte.

Je travaille mal sur Roméo et Juliette. À chaque fois la traduction ne me plaît pas. Normal, c'est tellement de la poésie, ça ne se lit que dans la langue, et je ne suis pas assez fort.

Je l'ai monté une fois, de façon elliptique et éphémère, sous forme d'un spectacle de cirque qui s'appelait Sur la pointe des pieds. Dont voici, pour le plaisir, le programme :

Échauffement des artistes.

- ◆ Les Ning, spécialistes universels de main à main.
- ◆ La mer et la terre et la fille dessus.
- ◆ Les deux garçons qui entrent sur des ballons (le numéro qui n'existe pas).
- ◆ La femme aux quatre-jambes-quatre-bras.
- ◆ Marcel Lefort, briseur de chaînes.
- ◆ Les frères Laforce. (leur devise : « L'union fait Laforce. »)
- ◆ Le guitariste nu.
- ◆ Un peu de musique passe par la porte entr'ouverte des loges.
- ◆ Entrée des fauves et numéro unique de lions funambules.
- ◆ La nourrice qui raconte la vie de Juliette en buvant du vin
- ◆ Le trapèze aux corps serrés.
- ◆ La trapéziste immobile.
- ◆ Juliette minuscule au fil imaginaire.
- ◆ Le dernier jongleur.

- ◆ Une berceuse (la mort de Roméo).
- ◆ Une musique de cirque.
- ◆ Les Laficelle, magiciens (Ils se jouent de la mort, ils en tirent les ficelles).

Les artistes saluent tous les quatre.

- ◆ Le rappel (le morceau final).

Sept jours, c'est si court !

On aurait pu tout aussi bien vous montrer une répétition publique.

Travailler quelques scènes. Essayer de retrouver devant vous les jolis moments de la semaine passée. À la fin on vous aurait demandé — « est-ce qu'on continue ? »

Pourtant, cela aura l'aspect fragile d'un spectacle. Je ne sais pas pour les acteurs mais pour moi, j'en éprouvais le besoin.

J'arrive sur la piste en néophyte. Tout du cirque me plaît et je ne suis encore lassé de rien. Mais je ne sais pas pourquoi, ce que j'aime le mieux ce sont les répétitions.

Quand je dis — je ne sais pas —, je mens un peu. En fait, je crois que je suis plus ému de ces moments où les gens ne savent pas encore faire, où ils essaient, où ils tremblent, où ils poussent des petits cris.

Et je ne sais pas si le spectacle, en essayant de gommer ces maladresses, ne gomme pas en fait sa plus grande beauté.

C'est pour cela que je voulais que cette petite rencontre prenne la forme d'un spectacle. Pour voir s'il pouvait garder en dedans l'odeur des répétitions.

C'est la première question que j'ai posé aux « acteurs » : — « Et si on montrait aussi ce qu'on ne sait pas bien faire ? Est-ce que le public nous en voudrait ou est-ce qu'il nous en aimerait plus ? »

Ce soir, esquisse de réponse.

Merci pour l'espace offert, à la place faite à ces questions sans drame, à la patience, à l'endurance, à la gentillesse, au temps, au cœur donné.

J'avais aussi traduit quelques morceaux que voici :

Écoute. Retourne chez toi, fais semblant d'être gaie, accepte d'épouser Paris.

Demain, c'est mercredi. Et bien, demain, à la nuit, couche toi toute seule. Renvoie ta nourrice. Ne la laisse surtout pas entrer dans ta chambre. Une fois au lit, prends cette fiole et bois. Dans toutes tes veines se répandra une humeur léthargique et froide. Ton pouls s'arrêtera, tu n'auras plus ni chaleur, ni respiration. Tu perdras tes couleurs. Ton corps se raidira, deviendra froid et gris. Tes yeux seront ouverts et ne bougeront plus. Tu auras toutes les apparences de la mort. Cela durera quarante-deux heures. Après, tu t'éveilleras comme après une bonne nuit.

Ton fiancé, Paris, arrivant le matin pour le mariage, te verra morte. Suivant la coutume, tu seras posée sur un cercueil découvert, habillée comme une princesse, et on te transportera dans le caveau où repose toute ta famille.

Pendant ce temps, j'aurais prévenu Roméo. Il viendra ici. Il attendra avec moi que tu te réveilles. C'est lui que tu verras en revenant à la vie. Vous partirez ensemble à Mantoue.

...

Mais si cette mixture n'agissait pas ? Je serais mariée une deuxième fois ?... Non, non...

Et si c'était un poison ? Une ruse du moine pour me tuer ? Après tout, c'est lui qui m'a mariée en secret et il a tout intérêt à le cacher. Non... C'est un brave homme, il ne ferait pas ça. C'est moi qui suis méchante parce que j'ai peur.

Et si, quand je serai couchée, je me réveillais avant que mon Roméo arrive ? Dans le tombeau. J'étoufferais ! Je serais là, asphyxiée, toute seule. Ou bien, je mourrais de peur ! On dit qu'il y a des esprits dans les cimetières. Même si je ne les voyais pas, je deviendrais folle. Oui, sûrement, je deviendrais folle. J'ai peur !

(Est-ce le frère Laurent qui parle ou Juliette qui redit pour elle-même les paroles du prêtre, pour être sûre de ne rien oublier ?)

Roméo, qui est là, mort, c'était l'époux de Juliette. Et Juliette, c'était l'épouse de Roméo. C'est moi qui les ai mariés. En secret. Le jour de leur mariage, Roméo a tué Tybalt en duel. Tybalt l'avait provoqué, mais le prince a quand même banni Roméo.

C'est pour lui que Juliette pleurait et vous, vous croyiez que c'était pour Tybalt. Et pour la consoler, vous vouliez la marier de force au comte Paris.

Alors elle est venue vers moi, folle de douleur. Elle a voulu se tuer dans ma cellule.

Je lui ai promis de la soustraire à ce second mariage. Je lui ai donné cette liqueur qui donne l'apparence de la mort.

J'ai écrit à Roméo de venir la chercher, de la sortir du tombeau. Je lui expliquais tout dans la lettre, qu'elle n'était pas morte, la liqueur, le mariage.

Mon messenger a eu un accident. Il m'a rapporté la lettre. Roméo ne l'avait pas eue. Je suis venu ici pour l'attendre. Pour réveiller Juliette. Je voulais la cacher chez moi jusqu'à ce que je puisse le prévenir.

Je suis arrivé. Il était là, déjà mort. Il était arrivé avant moi, il avait vu Juliette morte, il ne savait pas qu'elle dormait... Tout était écrit dans ma lettre.

Je pleure, je pleure... Et la petite qui se réveille. Moi je ne la vois pas, je pleure trop.

Elle a vu son Roméo, plein de sang. Et elle s'est tuée. Elle n'a même pas crié. Je ne l'ai pas entendue, je pleurais trop. J'aurais pu la sauver si je l'avais vue tout de suite. Je pleurais trop, je pleurais trop...

(Est-ce qu'il raconte ça juste après le drame, ou bien, des années après ?)

La petite ! À une heure près, je peux dire son âge. Combien y a-t-il d'ici à la Saint-Pierre ? Une quinzaine tout au plus ? Et bien, le jour de la Saint-Pierre, elle aura quatorze ans. Suzon et elle étaient du même âge. Suzon est avec le bon Dieu maintenant. Elle était trop bonne pour rester avec moi. Bon ! Le jour de la Saint-Pierre, elle aura quatorze ans. Elle les aura, par la Sainte Vierge ! Elle les aura sans aucun doute. Je m'en souviens bien. Voilà onze ans depuis le tremblement de terre et c'est justement ce jour-là que je l'ai sevrée. Je ne l'oublierai jamais, ce jour-là ! J'avais mis de l'absinthe sur mon néné, figurez-vous. J'étais assise au bord du pigeonnier... Oh ! je m'en rappelle, et alors, elle veut du lait, et à peine elle met mon néné dans sa bouche, avec l'absinthe dessus ! La pauvre mignonne ! Quelle colère ! Comme elle m'a mordue. Et sur ce, vlan ! Le tremblement de terre. J'ai filé à toute vitesse, vous pouvez me croire ! Il y a onze ans. Elle savait déjà se tenir debout toute seule. Elle trottait partout ! Et tenez, la veille, elle s'était cogné le front. Juste la veille. Et alors mon mari — Dieu ait son âme ! — mon mari la relève et le voilà qui lui dit — « Oui, qu'il dit, tu tombes sur le nez, et quand tu seras plus maligne, tu tomberas sur le cul, pas vrai, Juju ? » Sainte Vierge, et voilà que la petite arrête de pleurer et lui répond — « T'as raison, Léon ! ». À trois ans, — « Sur le cul, Juju — T'as raison, Léon ! ». J'oublierai jamais. Où est-ce qu'elle avait bien pu apprendre ça ? — « Sur le cul, Juju — T'as raison, Léon ! ». Ah ça, elle pleurait plus du tout. Et pourtant elle avait une bosse sur le front grosse comme une couille de coq. Une fameuse bosse ! Elle pleurait, elle pleurait et puis mon mari

— Dieu ait son âme ! — mon mari qui lui dit comme ça, je l’entends encore — « Tu tombes sur le nez, et quand tu seras plus maligne, tu tomberas sur le cul, pas vrai, Juju ? » et elle, elle arrête de pleurer et lui répond — « T’as raison, Léon ! »... Oui, oui, je m’arrête mais n’empêche, tu étais le plus beau bébé que j’ai nourri, et si je peux vivre assez pour te voir mariée, j’aurais tout ce que je peux souhaiter.

Alors, tu as lu ou tu as passé ? Allez, avoue ! Tout ça pour te dire que c’est ce que je préférerais faire, une traduction de cette pièce. Ce serait la meilleure manière de m’en approcher, mais bon, c’est hors de propos pour Antoine Garamond (encore que, il pourrait peut-être présenter quelques pages de son crû). Reste plusieurs propositions, mais on peut peut-être trouver mieux. N’hésite pas si tu a des images qui viennent.

1^{ère} idée que j’ai eu : Jouer R&J sous un autre angle. Vu que la pièce est archi-connue. Pour Antoine Garamond, il se dit que ce n’est pas possible de voir cette scène du balcon toujours de face. Il veut nous offrir une vue plongeante Profitant de la scène de la roulotte qui a une fenêtre horizontale, il se démène pour tout jouer à l’horizontale en respectant les angles de vue. Ça n’a évidemment aucun intérêt, sauf que c’est si évident pour lui que c’est une idée de génie que c’est beau comme une tragédie. Et puis tout ça le force à des contorsions très jolies.

2^{ème} idée : l’hypnotisme. R&J est tellement une histoire de couple qu’Antoine Garamond ne peut pas s’en tirer tout seul. Il hypnotise donc quelqu’un du public.

« Roméoooo ! Roméoooo ! Vous êtes Roméoooo ! Et moi je suis Julieeeeette ! Maintenant, Roméo, vous allez monter sur la scène avec moi ! Maintenant vous allez boire de cette fiole qui va vous endormir quaaaaante-deux heures. Maintenant, vous allez vous réveiller et me croire mort. Maintenant, vous allez vous enfoncer ce poignard dans le cœur. Etc. »

Là. Inventer des jeu de connivence faussement ignoré du public. Du théâtre de branquignols. Le couteau est visiblement rétractable... Toutes les ficelles sont énormes.

Voilà des pistes. Affaire à suivre. Voyons maintenant ce qu’on peut dire du *Songe d’une Nuit d’Été*.

J’en reste à mon idée de l’autre jour. Mais à relire la pièce une fois de plus, j’ai eu d’autres révélations.

D'abord, je n'avais jamais éprouvé autant de plaisir à la lire. Joie du bain et de l'immersion !

« Que de fois, la nuit, dans l'air plein d'arômes de l'Inde, nous avons causé côte à côte. « Assis ensemble sur le sable jaune de Neptune, nous observions sur les flots les navires « marchands, et nous riions de voir les voiles grossir et s'arrondir sous les caresses du « vent, comme des ventres de femmes. »

Il faut bien que la grâce de la pièce traverse ma pièce.

En arrivant à l'acte 2, qui est magnifique, je me suis dit que certaines paroles d'Obéron pourraient bien être celles d'Antoine Garamond. Et celles d'autres personnages.

« Saluts, mortels ! »

« Je pars, je pars, plus rapide que la flèche de l'arc du Tartare. »

« Arrière, Éthiopienne ! »

« Cette farce nous a bien trompé sur la marche lente de la nuit. Donc, amis, au lit. »

« Tout ceci n'est qu'une mouche auprès d'un aigle. »

Je ne vais pas recopier toute la pièce. C'est non seulement la poésie qui doit avoir imprégné Antoine Garamond, lui qui baigne dans Shakespeare depuis toujours, mais c'est aussi cette façon de commander au monde, typique des personnages Shakespeariens. « Allons, je suis invisible ! » Comme dans PAP, la citation de tout-à-l'heure : « Écoute, oreille, etc. »

On pourrait écrire tout un livre sur l'impératif shakespearien. Il est très particulier, recouvrant parfois un vrai pouvoir — « Meurs donc ! », parfois une simple suggestion naïve — « Deviens mur, Groin ! Deviens lion, Étriqué ! » Et ça marche !

C'est ce pouvoir de l'évidence que je reconnais à Antoine Garamond. Nommer, c'est créer. Décider, c'est pouvoir. Et la communion entre les spectateurs et les acteurs se fait sur cette persuasion de soi-même, cette croyance mutuelle, librement consentie, qui fait que tout est vrai. Évidence clownesque avant tout, et qui appartient à Shakespeare plus qu'à tout autre et qui l'a fait, lui, l'homme-théâtre par excellence.

Désormais, j'appellerai cela « parler l'Obéron ».

On en arrive au *Roi Jean*. C'est une pièce pas très connue en France. Pourtant, elle est pas mal. Une bonne surprise, cet été, quand je l'ai lue pour la 1^{ère} fois. Plaisir confirmé ces jours-ci.

Pour nous, la pièce a déjà commencé avant qu'elle commence, tant le roi Jean est indissociablement lié à Arthur et à Robin des Bois. On s'attend à un pourri.

L'histoire en deux mots

Aliénor d'Aquitaine a eu trois fils : Richard Cœur de Lion, Geoffroy et Jean sans Terre.

Richard est mort. Geoffroy a eu un fils avec Constance, Arthur, qui a une douzaine d'années et qui devrait être roi d'Angleterre et de France, mais c'est Jean qui a piqué la couronne.

Aliénor est pour son fils Jean (et donc contre son petit fils), Constance est pour son fils, Arthur, et elle a demandé l'aide du roi de France. Qui la lui a promis.

Ce qui fait que Jean et le Roi de France sont prêts à se faire la guerre devant Angers.

Sur ce, les angevins trouvent une solution : marier le fils du roi de France à Blanche de Castille, la nièce de Jean. Le mariage se fait et c'est la paix. Arthur est donc trahi par la France.

Sur ce, coup de théâtre, arrive le légat du pape qui excommunie Jean. Le roi de France (il s'appelle Philippe et c'est un très joli personnage) se désolidarise de Jean et c'est la guerre.

Les français sont vaincus et Jean emmène Arthur comme prisonnier en Angleterre. Il ordonne même à son chambellan de le tuer.

Mais en Angleterre, les nobles sont scandalisés par ce meurtre et font défection à Jean. Ils appellent la France à la rescousse. La France qui envahit aussitôt l'Angleterre.

En fait, Jean a essayé par un contre ordre de suspendre le meurtre d'Arthur, mais trop tard, le gosse s'est suicidé en sautant d'un rempart.

Seul, malade, Jean fait marche arrière et retourne dans l'obédience du pape, mais trop tard, pendant que lui meurt empoisonné, les Français se battent et une paix est signée entre les deux pays.

Raconté comme ça, la pièce peut sembler un peu chiant, mais elle met en présence de très beaux personnages.

Un, d'abord, dont je n'ai pas parlé, c'est un fils bâtard de Richard, préfiguration de tout les traîtres futurs de Shakespeare. Surpuissant, amer et ironique, il est presque le personnage principal de la pièce.

Constance, qui annonce R2 : « J'apprendrai à mes douleurs à être fières. Qu'ils viennent à moi, les rois, qu'ils s'assemblent devant la majesté de ma douleur. Elle est si grande que l'énorme terre ferme peut à peine la supporter. Moi et ma douleur, nous nous asseyons ici [...] ».

Philippe, roi raisonnable, obligé de se parjurer au nom de l'intérêt supérieur, et qui souffre de ce poids : « Et, sur ma foi, le traité que nous avons conclu va donner à la tristesse de Constance un faible soulagement. Nous étions venu lui donner satisfaction et cette satisfaction, nous l'avons faussé à notre propre avantage. » C'est assez rare un roi mesuré et qui ne se cache pas sous de mauvais prétextes.

Blanche, mesurée elle aussi. Elle ne feint pas de trouver de l'amour pour le Dauphin, mais dit qu'elle s'y fera et que c'est bien pour la politique et quand, une fois mariée, la guerre est quand même déclarée, elle est déchirée, mais reste sobre.

ETC.

En fait, la première sensation que j'ai eue, c'est qu'il s'agit d'une pièce cinématographique. On y voit des gros plans, on y entend des voix qui murmurent. Et puis le montage y est très important. Il y a peu de théâtre, de théâtral, même si la parole oscille tout le temps entre le naturalisme et la rhétorique.

La deuxième sensation, c'est cet enfant, Arthur, qui file dans la pièce. Qui pour fuir se déguise en mousse, à qui on veut brûler les yeux et qui le sait, qui ne supporte pas d'être l'enjeu de cette guerre et qui se tue pour ça.

C'est peut-être ça qui me tire vers le cinéma, la modernité de la situation, un gosse victime d'une séparation familiale, écartelé entre sa mère et sa grand-mère qui se disputent sa garde, qui dit « Arrête, maman ! Renonçons à ce royaume, je n'en ai pas besoin. » et sa mère « Si ! Tu auras ce qui t'es dû ! » Et en voulant le grandir elle le détruit, il est trop petit pour ça.

Kramer contre Kramer.

Ce dont je te parlais l'autre jour, l'envie de faire vivre le fils de Falstaff, je pense le déplacer sur cet enfant-là, cet Arthur, qui viendrait avec sa légèreté et sa gravité d'ange raconter son histoire. Quitte à lui faire raconter d'autres histoires (Cymbeline, par exemple, ou As you like it).

Un petit roi qui se déguise en petit mousse, qui raconte qu'il n'a pas eu mal quand il est tombé du mur, qui voit le monde d'en haut. On pourra en profiter (si par exemple, on n'utilise pas l'horizontalité pour R&J).

Le Marchand de Venise.

Quand j'ai commencé à travailler sur Broken, je voulais monter Le Marchand de Venise en cabaret. Des musiciens faisaient un concert et en même temps, entre eux, se passait l'histoire du Marchand, en aparté audible pour le spectateur, débordant parfois, et toujours présent comme une tension sourde au concert.

Ça ne s'est pas fait. Je n'y ai pas renoncé.

C'est une pièce difficile. D'abord, parce qu'antisémite. De l'antisémitisme latent à l'époque de composition. En Europe, depuis 45, presque seuls des juifs eux-mêmes ont osé la monter.

Si Shylock s'appelait Harpagon, tout serait peut-être plus simple. Et peut-être que ça semblerait naturel.

Comment te raconter en quelques mots ?

C'est l'histoire de deux amis, l'un s'appelle Antonio, il est marchand est riche, l'autre s'appelle Bassiano, il est pauvre mais amoureux d'une jeune princesse, Portia.

Bassiano a besoin de 3000 ducats pour faire sa cour à Portia. Malheureusement, Antonio n'a plus de liquidités, tous ses navires sont partis et il les attend.

Ils se résolvent à emprunter à Shylock, usurier juif. C'est Antonio qui se portera garant.

Ça ne plaît pas du tout à Shylock. « Signor Antonio, tout le temps, sur le Rialto, vous m'avez honni pour mon argent et mes taux d'usure. Je l'ai supporté patiemment en haussant les épaules, car la souffrance est l'insigne de toute ma tribu. [...] Éh bien, il paraît aujourd'hui que vous avez besoin de mon aide. En avant donc. Vous venez et vous me dites : Shylock, nous voudrions de l'argent ! Vous dites cela, vous qui vidiez votre bave sur ma bave et qui me repoussiez du pied [...] »

Et là, Shylock a une idée, il va prêter ces 3000 ducats sans intérêts, mais stipuler que s'ils ne lui sont pas rendus à échéance, il réclamera une livre de chair sur le corps d'Antonio, où il voudra la prendre.

Les deux amis acceptent et Bassiano va conquérir Portia.

Comme on peut s'en douter, Antonio perd ses navires, Shylock exige son tribut et le cœur de la pièce est le procès qui oppose Shylock aux défenseurs d'Antonio et qui occupe tout le 4^{ème} acte.

Je ne te dis pas s'il gagne ou s'il perd, pour te donner envie de lire.

La pièce en fait crée une situation manichéenne qu'elle se plaît à brouiller.

Parce qu'alternant le monde noir de Venise et la cour colorée de Portia, à Belmont. Le silence du procès et le monde des amoureux, traversé par une musique

perpétuelle (c'est d'ailleurs la seule pièce de Shakespeare qui se finit par un ballet).

Pistes brouillées parce que Shylock est un persécuteur-persécuté (j'ai oublié de te dire qu'il a une fille qui l'abandonne et fuit avec son amoureux en emportant une partie de sa fortune).

Parce que la jeunesse, insouciante, a des reproches à se faire.

Le premier mot qui m'est venu, c'est « le côté obscur de la force ». Après, j'ai eu honte, mais j'ai quand même tenté de faire une adaptation du Marchand version stars war. Ça marche. L'empire (c'est Venise), L'alliance (c'est la jeunesse et Belmont), le petit vaisseau qui fuit l'Empire et va rejoindre l'alliance...

Tous les thèmes sont là. La paternité noire. Les vaisseaux, les évasions. Les épreuves de sagesse (comment les jeunes voudraient devenir jedi), etc.

J'avoue, j'ai honte, mais je n'ai pas d'autre idée. Et puis, je ne suis pas si sûr qu'une idée bien con ne fasse pas du bien à l'ensemble de l'édifice. Si Antoine Garamond y croit.

Je peux le voir, dans un souci de modernisation, conscient que tout Shakespeare est très loin de la jeunesse, s'imposer, en râlant de cette concession, une version moderne.

Bon ! Je ne signe pas et j'ai besoin de ton avis. C'est ouvert.

Beaucoup de Bruit pour Rien, tu connais, je ne te fais pas de dessins. Super.

Si c'était un lieu, un labyrinthe.

C'est une pièce sur la rumeur. Sur la crédulité. Sur le malheur d'avoir trop d'esprit.

C'est une pièce où les intelligents sont bêtes et méchants, où les brutes dénouent la tragédie par leur bon sens.

Ce que je vois tout simplement, c'est de présenter l'intrigue comme un tour de magie, des apparitions et des disparitions de foulards. Qu'on croit noirs et qui sont blancs, qu'on croit blancs et qui sont noirs. Mystifier le spectateur, finir par le rendre à l'évidence. Rester léger.

Voilà, That's all folks !

Voilà 18 pièces aperçues. Après les avoir créées, Shakespeare fait construire le Globe.

On tourne une page.

On est le 31 décembre 2001, il est 15 heures. Des baisers, une très bonne année.

En 2002, Comment le Conte d'Hiver tiendra-t-il dans une boule à neige ? Comment Macbeth tentera-t-il de porter un très beau manteau trop grand ?

Les Dieux te soient propices.

Peut-être est-ce l'immersion à outrance qui modifie ma façon de travailler petit à petit, ou bien, à force de chercher des idées sur chacune des pièces, j'éprouve la nécessité d'une cristallisation de toutes ces idées-images, toujours est-il que cette 4^{ème} livraison (l'avant-dernière, il ne restera que 9 pièces après ces quelques pages) s'organise essentiellement autour de deux objets et d'une anaphore : une couronne de lauriers qui tombe toute seule des cintres, trois petits tas de braises ardentes disposés également à l'avant-scène, et la phrase suivante : « Il y avait un homme qui était parfait en tout, à l'exception d'un seul défaut, il... »

Peut-être aussi cette 4^{ème} livraison contiendra le titre du spectacle, qui sait ?

Évidemment, ces nouvelles notes ont été influencées par la lecture de René Girard, dont je commencerai par te dire quelques mots.

Je ne le connaissais pas. Honte à moi ! J'ai mis beaucoup de temps à dépasser mon énervement devant une telle prétention. Non que sa recherche ne soit pas intéressante, loin s'en faut, mais la répétition systématique de sa suprématie de pensée sur Shakespeare confine au ridicule.

Si je résume ce que j'ai compris qu'il nous dit, c'est ceci : Shakespeare pense que les relations humaines, notamment dans ces deux versions les plus dynamiques, l'amour et le pouvoir, sont conduites par le désir d'être l'autre, de posséder ce qu'à l'autre, dans toutes ces pièces, la situation dramatique qu'il met en place tend à démontrer le primat de l'envie sur toute autre passion, enfin, confronté au public shakespearien, à 80 % populaire et inculte, il a été obligé de cacher cette lecture politique du monde révolutionnaire et désespérée sous une deuxième lecture habituelle politiquement correcte.

Corolaire, de nos jours, la facilité à ne voir que ce qui nous rassure nous pousse tous à oublier dans Shakespeare ce qu'il dit de l'homme (l'homme est un être qui est mu par l'envie), et de ne voir dans Shakespeare que ce qu'il a jeté en pâture au parterre pour le rassurer (les méchants sont punis, les parents sont toujours un obstacle à l'amour...), les topos du théâtre.

Nous tous... sauf René Girard, heureux élu.

Évidemment, ma vanité a un peu souffert d'être renvoyé au parterre, mais une fois ravalée force est de constater les mérites du livre.

D'abord, de remettre au cœur du problème la question de la stratégie du dramaturge. Pourquoi il a écrit ça comme ça, que vise-t-il comme effet dramatique ?

Ensuite, de mettre le désir mimétique au cœur de la dramaturgie de Shakespeare, normal, puisque c'est l'objet de sa recherche, et ainsi de tordre le cou à quelques idées reçues. Et de donner une réponse à des obscurités qui sans cette lumière resteraient obscures.

Et puis, personnellement, Girard a réveillé mon esprit critique assoupi, en tous cas, mon âme d'universitaire (je l'avais oublié), ce qui fait que somme toute, c'était très agréable. D'ailleurs, je n'en ai pas fini avec maître Girard, je me suis gardé quelques chapitres. Et puis, je vais me faire un plaisir obligatoire de lire ses autres œuvres. Merci donc à toi pour cette découverte.

Les lauriers de César.

(Jules César, Antoine & Cléopâtre, Peine d'Amour Perdues)

Pendant qu'Antoine Garamond est occupé à autre chose, mystérieusement, une couronne de lauriers descend des cintres. Bien droite. Dessous, une pancarte, comme une petite pancarte de musée : Jules César. Elle s'arrête à hauteur d'homme, ou un peu plus haut, comme posé sur un front invisible.

Antoine Garamond s'en aperçoit. Il est très étonné. Il est réellement très étonné, car pour une fois, ce grand organisateur de mystères n'est pas le géniteur de celui-ci, la couronne est descendue toute seule, tentatrice.

Mais Antoine Garamond n'est pas tenté, il se lance dans une diatribe féroce contre le pouvoir, contre la soif de pouvoir (la même diatribe qui traverse la pièce de Shakespeare dans la bouche de Brutus et des autres conjurés). Comment, un homme si glorieux, si admirable a-t-il pu se laisser aller à l'envie d'être roi ? Quelle vanité déshonorante lui a-t-elle fait oublier l'exigence de la liberté, et ravalé ses concitoyens au rang de sujets ?

Antoine Garamond se parle en lui-même. C'est que cette apparition inopinée d'un objet qu'il n'a pas lui-même commandé, lui a tellement frappé l'esprit qu'il nous a oublié, oubliant par là même sa mission. Antoine Garamond est seul et se fâche de lui-même contre l'ambition dégénérée des hommes.

(Ma vanité personnelle me force à te dire que j'imaginai tout ceci avant d'avoir lu la moindre ligne de René Girard, mais honte à ma fierté de Sancho Pansa !)

À la fin de cette diatribe, qu'un spectateur moins préoccupé de politique, et plus de psychologie, aurait peut-être trouvé suspecte dans la bouche du petit bonhomme, Antoine Garamond jette la condamnation définitive de César.

Mais c'est là que, stupeur ! alors qu'il est prêt à repartir, les spectateurs ébahi le voient s'approcher de la couronne maudite et mué par une force irrésistible, se mettre dessous. Là, non moins ébahi, les mêmes spectateurs, le voient en éprouver un immense plaisir. Elles sont bien loin, les envolées rhétoriques qui condamnaient l'appétit de royauté. Envolées devant ce Nirvana soudain d'Antoine Garamond.

Nos surprises ne sont pas finies. Pris d'une inspiration soudaine, Antoine Garamond sort un stylo d'une poche et raye sur la pancarte le nom de Jules César. À sa place, il écrit de sa main parjure, Antoine Garamond.

Ce n'est pas tout, après une nouvelle réflexion (quelle tempête dans ce petit crâne !), il ajoute en dessous de son nom — & Cléopâtre.

La pancarte ainsi transformée, il se remet dessous la couronne est la force des mots est telle qu'aussitôt, il est sous l'effet de ce qu'il a rêvé. Saisi de pensées lubriques, il s'emporte à une déclaration enflammée à la reine d'Égypte, louant ses seins d'albâtre et son sexe épilé. Il est bien loin, l'homme juste et presque trop austère qu'on voyait jusqu'ici ! Antoine Garamond est déchaîné, son corps est secoué de désirs inavoués.

C'est ici qu'il nous voit. Qu'il comprend qu'on l'a vu.

Comment revient-il à la raison, c'est ce que nous ne pouvons pas dire encore, toujours est-il qu'à la fin, calmé, il reprend son stylo et d'un geste dont nous ne pouvons pas dire s'il est sublime et piteux (piteusement sublime, dirons-nous donc, car ainsi sont tous les gestes de clowns), il raye sur la pancarte le nom de Garamond.

Antoine Garamond

& Cléopâtre

Là, encore, il s'en va, sauvé par son geste grandiose. Mais, malheureusement pour lui, Antoine Garamond n'a pas la honte muette, il ne peut pas s'empêcher de se justifier, sans savoir qu'ainsi il est plus piteux encore, il se lance à nouveau dans une condamnation du stupre, des seins d'albâtre et des sexes épilés. Invoquant à la fin Shakespeare et sa leçon de Peine d'Amour Perdues, l'ascèse est plus fort que l'amour. Et d'un geste vainqueur, il chasse la couronne qui remonte au cintres comme un péché vaincu.

Voilà l'idée. La toute dernière partie, il faut voir si ça n'est pas trop, s'il ne vaut pas mieux s'arrêter à la dernière rature et son héroïsme dérisoire.

Sinon, je ne te résume pas les deux pièces, l'histoire est connue. César au moment de se faire couronner roi est assassiné par des conjurés républicains, dont son fils adoptif, Brutus. Cet assassinat, au lieu de sauver la république, précipite Rome dans le régime impérial. Le pouvoir est d'abord partagé en trois entre Antoine, Octave et Lépide. Antoine tombe amoureux de Cléopâtre et finalement, de guerres civiles en guerres civiles, c'est Octave qui se débarrasse des deux autres et devient le premier des empereurs romains sous le nom d'Octave Auguste.

Ce qui est vraiment Shakespearien, c'est la façon de traiter l'histoire. On s'attend que la tragédie de Jules César se finisse à sa mort, alors qu'en fait, il meurt u troisième acte, laissant la pièce parler d'autre chose, l'échec de la liberté.

C'est l'histoire d'une insomnie. Brutus ne dort pas parce que l'amour de la liberté l'oblige à sacrifier son père. Toutes les images s'organisent autour du sommeil, de l'assoupissement, d'un repos impossible à prendre.

Parallèlement à cette histoire intérieure de Brutus, qui en mourra, il y a la perte progressives des illusions politiques. Tous les autres conjurés se révèlent une fois morts, assoiffés de pouvoir. La grandeur d'âme a été le manteau de leur ressentiment.

Question ouverte.

La tragédie d'Antoine & Cléopâtre est radicalement différente dans son style et son propos. Il faut dire qu'il l'a écrit presque 10 ans après. Disons en 2 mots que c'est l'histoire de deux personnes qui ont justement renoncé au pouvoir au nom du bonheur. Renoncé à l'appétit de gloire. Unique dans Shakespeare. Ça fait une tragédie somptueuse. Presque un chant du cygne. Pas étonnant qu'après celle-là (à l'exception de Coriolan, qui a peut-être été un dernier essai de voir le monde comme tragique), Shakespeare ait préféré écrire des tragi-comédies, où rien n'est ni simple, ni analysable, ne nous donnant plus à assister à des situations tragiques, mais à éprouver des sensations tragiques.

Trois contes.

(Comme il vous plaira, La nuit des Rois, Tout est bien qui finit bien)

Je te résume d'abord ces trois pièces merveilleuses.

Comme il vous plaira raconte l'histoire d'une jeune fille et d'un jeune homme qui sont obligés de s'exiler dans la grande forêt d'Ardenne pour fuir la haine l'une d'un roi, l'autre d'un frère. Ils retrouvent là-bas un prince proscrit, superbe et généreux, et la forêt d'Ardennes a ceci de magique qu'elle réconcilie les frères ennemis, nourrit l'amour des amants, désarme les méchants et les invite au repentir.

La nuit des Rois, raconte l'histoire d'une sœur et d'un frère, sauvés séparément d'un naufrage, qui tombent tous deux amoureux et se marient avec leurs amours respectifs, non sans s'être retrouvés. Le royaume idyllique d'Illyrie est le théâtre de leurs amours et des quiproquos de leurs travestissement. (Je suis amoureux de la poésie de cette comédie, peut-être la plus aboutie de toutes dans son langage métaphorique. C'est là qu'on voit ce qu'est vraiment la poésie de Shakespeare, tout y est métaphore.)

Tout est bien qui finit bien raconte l'histoire d'une jeune fille de Narbonne, fille de médecin, amoureuse d'un noble qui ne veut pas d'elle. Mais comme elle sauve la vie du roi, le roi lui donne le noble en question qui la fuit. Commence alors une poursuite à travers l'Italie, la Provence et la Narbonnaise (l'errance dans les causses, dans le désert des Corbières). La pièce reprend le thème médiéval de la chambre obscure (l'épouse délaissée prend dans le noir de la nuit la place de l'amante pour pouvoir faire l'amour à son mari), c'est une histoire d'amour cruelle, et sa fin heureuse ne la rend pas plus heureuse pour autant.

Voilà. J'étais bien embêté par ces 3 pièces que je mettais, je ne sais pourquoi, un peu ensemble mais dont je ne savais pas quoi faire. D'autant plus embêté que je les adore, mais elles perdent tout leur intérêt à être seulement racontée et non jouées.

Et je me demandais comment trouver un intérêt dramatique à ces contes, qui en plus, utilisaient exactement les mêmes éléments thématiques.

J'essayais donc de déterminer quelle parenté je leur trouvais. Je me rendais vite compte qu'il s'agissait de la prééminence, toute personnelle, du lieu. Ces 3 lieux me font rêver. La forêt d'Ardenne mythique (le ciel de feuilles (il faut dire que j'habite sous de vieux chênes), qui tamise la lumière, l'odeur des mousses et des fougères. La grande plage où Viola vient échouer (aidé en cela par la très jolie image finale du film ' Shakespeare in Love '), l'étendue douce du sable et les deux châteaux surplombant la mer, baignés dans une lumière blonde. La Narbonnaise enfin (après tout, j'y ai habité), le Minervois, ce maquis du Languedoc — berceau de la poésie courtoise et refuge 10 ans durant du patron, je veux dire Molière —, écrasé par le soleil et sa lumière trop blanche.

Parallèlement à ça, une image plus globale se glissait dans mon esprit atteint, celle d'une planète, où plutôt d'un cosmonaute antique qui eût pu voir du haut de son Skylab notre petite planète, et qui aurait zoomé, presque simultanément, sur ces trois scènes en 3 endroits du monde.

Une jeune fille déguisée en homme s'arrête au seuil de la forêt d'Ardenne, et après une courte hésitation, elle pénètre sous le feuillage aux voûtes profondes.

Un jeune fille torse nue, marche dans l'eau vers le rivage, sa jupe s'étale autour d'elle, flotte sur les vagues ondulantes, comme un coquelicot, et plus loin, des morceaux de bois déchirés, signes d'un naufrage. Arrivée à la frontière entre l'eau et le sable, elle parle un instant au ciel et aborde sur le rivage. Elle tord les plis de sa robe et sa peau sèche vite. Comme elle regarde au loin et voit en contre jour deux châteaux sur deux promontoires, deux jumeaux assis, la lumière l'éblouit et elle tombe les seins contre le sable, évanouie.

Au même moment, dans le verger d'un château de Narbonne, cherchant l'ombre sous une vigne haute, une jeune fille de seize ans répète le nom d'un homme en tressant de la calédoine, qu'elle a ramassée le matin. Elle se dit qu'elle va le rejoindre, qu'elle mettra l'herbe dans sa boisson, qu'il l'aimera. Elle pense à son père mort, le médecin qui s'il la voit doit se moquer d'elle, elle pense au roi malade et se dit que si elle le sauvait, il pourrait par reconnaissance lui donner cet homme qu'elle aime et qui ne l'aime pas.

J'en étais là de mes rêves, lorsqu'enfin une idée germa. J'allais raconter non pas chacune de ces histoires, mais les trois en même temps. Avancer dans ces trois destins à coups de petits tableaux, faire du spectateur ce cosmonaute fortuné qui pouvait voir d'en-haut tant de jolies choses.

Je me dis donc à ce moment... raconter ces trois histoires, aller de l'une à l'autre, les nourrir alternativement, en trois endroits distincts, comme de rallumer des braises.

Comme de rallumer des braises... Vint pour moi la lumière. Voilà ce que j'allais faire, ou plutôt, ce qu'Antoine Garamond allait faire.

Il allait amener à l'avant-scène trois braseros, remplis de braises rouges, les disposer également, et passant de l'un à l'autre, attiser les charbons en même temps qu'il raconterait les trois contes, Répondant à la fois à une urgence vitale, que le feu ne s'éteigne pas, et au calme du conteur.

L'idée est un peu saugrenue, mais j'en aime le mystère, l'esprit sorcier. Et puis rien ne nous empêche à la fin de ce triple conte de jeter sur les braises de quoi faire une flambée fragile, et de nous en servir pour un autre récit.

« Il y avait un homme presque parfait... »

(Hamlet, Othello, Macbeth, Timon d'Athènes)

Maintenant, ô mon lecteur unique, figure toi mon épouvante, lorsque, ayant refermé la page des Joyeuses Commères de Windsor (dont je parlerai à un autre moment), je tombais sur l'inscription suivante : la tragique histoire d'Hamlet, Prince du Danemark. Glisse toi, rapide comme la pensée, dans

mon esprit borné et glisse toi, corps sec et souple, dans les plis compliqués de mon âme.

Qu'irais-je te dire d'Hamlet, à toi dont il est le piédestal, que te dirais-je du prince dont la vie forgea une partie de ta gloire ? Est-ce à la chenille, me disais-je, de montrer du doigt la lumière au papillon et à lui donner des leçons d'aéronautique ?

Aperçois ton image splendide éclairant de ses rayons la grotte obscure de mon esprit, vois mes pensées, cavales rétives, qui renâclent devant l'obstacle et se cabrent, pèse mon ombre et ta lumière, puis, étends ta bienveillance sur la paillasse de ma honte .

Puis descendant plus loin dans les caves de mes pensées, vois les peurs enfermées, qui secouent leurs chaînes en entendant prononcer les noms des tragédies noires, Othello, Macbeth, Hamlet, et conçois ma terreur à les savoir bientôt libérées par l'ordre du temps, s'agitant devant moi en me criant — « Gilles, que feras-tu de nous ? »

J'ai relu Hamlet et j'ai goûté son ironie funèbre

J'ai revu le Viking, « nu tête, pourpoint dégrafé, sans jarretière, les bas fripés aux chevilles, blanc, claquant des genoux. »

Je l'ai vu s'exhortant à boire du sang chaud.

J'ai reconnu en lui la malédiction de la clairvoyance.

Une phrase m'est venue :

« Il y avait une fois un jeune homme presque parfait. Son seul défaut était de trop dévisager les hommes.

Il les regardait longtemps, la tête un peu penchée, et parfois il les tenait par le poignet pour qu'ils ne s'en aille pas, parce que son regard était difficilement supportable, et parfois il se tenant la tête dans la main, comme un peintre, et celui qu'il regardait ne s'en allait pas non plus, sans qu'il puisse savoir pourquoi.

Et quand il quittait les hommes, c'était sans les quitter des yeux.

[...] »

La suite n'est pas encore là. Mais je me suis dit que je tenais là une solution possible, dans l'énoncé très simple de ce petit portrait, qui ne rendait pas compte d'Hamlet, mais qui faisait d'Hamlet une vision à la fois précise et confuse, courte comme un poème en prose, qui la rendait existante en soi.

J'ajoutais dans mon fort intérieur que ceci avait un autre intérêt si sur d'autres pièces mythiques, j'utilisais le même procédé, ce qui ferait une sorte de petit rendez-vous (donc du rythme), un leitmotiv inattendu avec de grands personnages.

Qu'en tous cas, comme les spectateurs m'attendraient sûrement au tournant sur ces personnages-là, il fallait mieux prendre une route sur laquelle ils n'imaginaient pas que je m'aventurerais.

J'imaginai donc de semblables apologues sur Macbeth :

« Il y avait un homme qui était presque parfait, à ceci près qu'il ne savait pas dire non. Il était naturellement fort et bon et brave, mais si quelqu'un lui disait « sois couard, sois mauvais, sois faible », par pure bonté d'âme, il ne savait pas refuser. [...] ».

ou bien, je ne sais pas encore :

Il y avait un homme qui était presque parfait, à l'exception d'un seul défaut, il avait un goût détestable en matière d'habillement, et était en permanence obligé de demander à sa femme.

Il savait qu'elle avait du goût, qu'elle l'aimait, et se disait que personne mieux qu'elle l'aiderait à être présentable.

Il ne se trompait pas, sa femme l'aimait beaucoup, et avait le goût d'une princesse, mais ce qu'il ignorait, c'est qu'elle était affreusement coquette et se trouvait un peu petite. Aussi se disait-elle avec malice — « Plus mon mari sera mal fagoté, plus à ses côtés, je paraîtrai jolie . » Et comme elle rêvait d'être grande, elle chercha un moyen de le rapetisser. Comme Macbeth, c'était le nom de cet homme, était très fort et très brave, il ne fallait pas imaginer le courber. De plus, elle avait le vertige, et se sentait incapable de marcher sur des talons ou des échasses. Elle imagina donc un autre moyen. « Si je veux rapetisser mon homme, quel meilleur moyen que de lui mettre un manteau trop grand ? » Or, Macbeth était l'homme le plus grand du royaume, et on n'aurait pas plus trouvé de vêtement trop grand pour lui, à part, peut-être celui du roi, qui le dépassait d'une tête. La femme enrageait et pensait à voler ce manteau. Malheureusement, le roi ne l'avait pas quitté depuis si longtemps que le bouton du cou était rouillé. Pour lui voler son manteau, il fallait lui couper la tête. La femme n'hésita pas Elle décapita le roi, prit le manteau et l'offrit à son homme.

Macbeth, qui en matière de goût, s'en remettait toujours à sa femme, ne discuta pas et essaya de mettre le manteau d'ailleurs, pour son honneur, qui sait s'il reconnu que c'était le manteau du roi).

Seulement, s'il avait fallu couper une tête de roi pour le prendre, la tête de Macbeth était aussi grosse et ne passait pas. Obstinement, il força, tout à l'intérieur de la

trop grande cape, dans le noir, Faisant des efforts surhumains pour sortir sa tête et ainsi, faire plaisir à sa femme. Cela dura très longtemps et il en devint fou furieux et il courait en hurlant dans toute la chambre.

Sa femme gentiment l'avait laissé s'habiller toute seule, et puis elle était allée se faire belle et avait mis une robe qui lui allait merveilleusement bien. « Quand on nous verra, mon homme et moi, côte à côte, lui si petit dans sa grande cape, moi dans ma robe bien ajustée, c'est bien le diable si les gens ne me donnent pas au moins 5 centimètres en plus de ma taille. » C'est dans cette pensée qu'elle entra dans la chambre de son mari, mais en voyant un manteau immense, hurler et courir, sans que de l'encolure ne sorte aucune tête, elle crut que son mari, vivait tout décapité, elle devint folle et alla se pendre.

Tout se serait arrêté là si un gamin passant par là n'avait pas entendu tout ce tapage. Il entra dans la maison, vit la scène, comprit tout et eut une idée. Il faut dire qu'il était tout petit et avait la tête très fine. Comme il était moins fort que Macbeth, il' attira sur le rempart, le fit tomber dans le vide et rattrapa le manteau au dernier moment. Puis il le mit et comme sa tête passait sans difficulté par l'encolure, il devint roi.

Sur Othello :

Il y avait un homme qui était presque parfait, à l'exception d'un seul défaut, il était d'une nature ouverte et franche, et croyait les gens honnête sur leur simple apparence. À y bien réfléchir, il avait un autre défaut, c'était un ogre, aussi, il ne pouvait pas croire qu'on l'aime. C'est un bien grand défaut de se trouver laid. À y réfléchir encore, il avait un défaut plus grave encore, il ne distinguait pas les couleurs, un peu comme les bêtes. Aussi, comme c'était un homme, il demandait aux autres, « de quelle couleur est cette chose que je vois ? », car il souffrait beaucoup de cette infirmité. Il faut savoir qu'à cette époque, on n'aimait pas le noir et il était d'usage de se débarrasser de toute chose noire. Aussi, alors qu'il possédait depuis peu une chose précieuse, un jour d'inquiétude, pendant un banquet, il demanda à son plus proche ami « de quelle couleur est cette chose qui rend ma vie heureuse, sans doute qu'elle est blanche, mais j'en voudrais bien la confirmation ? ». Or, il s'avérait que son meilleur ami était un traître, et très envieux de toute fortune, alors il lui répondit « Othello — c'était le nom de l'ogre — cette chose est noire et elle ne te veut pas de bien, elle est même cause du malheur du monde. » Othello, désespéré, mais voulant le bien du monde, se débarrassa de cette chose en pleurant, il l'écrasa sous ses bottes. Les autres hommes s'en aperçurent et dirent à Othello — « pourquoi as-tu jeté cette chose ? — parce qu'elle était noire et aurait causé mon malheur et le vôtre. » À vrai dire, les autres hommes se moquaient bien de la chose qu'Othello avait jetée, mais comme il leur avait rendu de grands services, et qu'ils ne supportaient pas l'idée de devoir quelque

chose à un ogre, (et puis, c'était pendant un banquet, et l'ogre mangeait comme quatre), connaissant d'autre part sa grande honnêteté, ils lui dirent — « Tu t'es trompé, Othello, cette chose était blanche, précieuse, et nous aurait, autant qu'à toi été très bénéfique. » Othello, fut foudroyé par ces paroles et comprenant qu'il ne se pardonnerait pas, il préféra se mettre à mort. Il prit la chose écrasée sous ses taons, l'embrassa en lui parlant comme à une femme, et aussitôt se poignarda et vomit un flot de sang noir. Les autres hommes voyant ce sang en eurent une grande peur et forcèrent l'ami méchant à nettoyer bien le parterre, car c'était à cause de lui, disait-il, que le bon ogre était mort, à cause de lui que ce sang noir était répandu. Puis ils le pendirent à son tour et ils purent finir leur repas.

Et même, s'il est moins connu, sur Timon d'Athènes :

Il y avait un homme qui était presque parfait, à l'exception d'un seul défaut, il était persuadé que les autres hommes étaient comme lui. [...] Le reste est à écrire.

Voilà donc la teneur de ces apologues, revenant comme un leitmotiv de temps à autres dans le spectacle. Je n'imagine pas encore s'il faut les dire simplement ou fabriquer de l'image, les jouer. Tu me diras ce que tu penses de tout cela.

Après ces trois grands thèmes, passons à des pièces solitaires. *Troïlus et Cressida* et *Mesure pour Mesure*.

Troïlus et Cressida est une pièce très étrange. S'il y a bien une pièce où Girard a raison, c'est celle-ci. La première question qu'il faut se poser, c'est qu'est-ce que Shakespeare avait dans la tête en écrivant cette pièce.

C'est une histoire d'amour contrariée pendant la guerre de Troie. Classique jusque là. Ce qui est moins classique, c'est le traitement de chacun des éléments de la pièce. La destruction systématique de toutes les idées reçues.

La belle Hélène, une putain,, qui ne vaut pas la guerre qu'on fait pour elle. Les grecs, des hommes pas du tout héroïques, perdus par leurs petites filles et leurs envies. Achille, un lâche qui tue Hector sans armes. Troïlus, un amoureux qui dès qu'il a couché avec Cressida, l'abandonne et ne retrouve l'amour que par la jalousie, Cressida, qui oublie Troïlus pour un autre le lendemain de leur séparation tragique. Etc.

On dirait Cassavetes qui filme un western. Shakespeare nous empêche de rêver de rien. C'est écrit comme un coup de gueule, un « Qu'est-ce que vous croyez ? »

Alors, évidemment, c'est très beau, très étonnant et très désabusé.

Mais je ne vois pas très bien ce que je peux en faire. Sinon, trahir un peu l'esprit de la pièce.

J'imagine peut-être simplement un moment musical, un long aria d'adieu entre Troïlus et Cressida (Je voyais une mise en scène miniature, transformant mon accordéon en plateau, deux petites figurines (Troïlus et Cressida), se rapprochant et s'éloignant au gré du soufflet, que je ferai parler et chanter un adieu d'opéra.

Mesure pour Mesure.

C'est une pièce passionnante. Coupée en deux. 3 actes et demi de tragédie philosophique, 1 acte et demi de comédie romanesque qui nous fait oublier l'angoisse des questions posées.

C'est beau comme un dialogue de Platon et ça m'a rappelé des morceaux du Gorgias et de la République.

Ainsi, au lieu de te la résumer, car la philosophie ne se résume pas, puisque son sens réside en son chemin, je ne ferai que poser les questions que pose la pièce. D'ailleurs, je crois qu'Antoine Garamond ne fera pas autre chose qu'une sorte d'aparté philosophique.

Si on veut le jouer, on peut imaginer que traversant la scène il trouve par hasard une paire de lunettes. Que font-elles là, il ne les a jamais vu ? Il les essaye. L'effet est immédiat. Il pose des questions :

« Qu'est-ce que la justice ? »

Il ôte les lunettes, méfiant, les observe, les remets, aussitôt, il est habité par des questions.

« Est-ce que la justice peut se confondre avec la stricte application de la loi ? »

Avec ses lunettes, il nous scrute d'un regard d'aigle, nietzschéen.

« Faut-il se conformer à ses principes ? Faut-il accepter ses propres contradictions ? Si mon frère a commis une faute, dois-je implorer sa grâce parce qu'il est mon frère ? Dois-je utiliser la faveur de mon oncle pour faire sauter mes contraventions ? (silence) Est-ce que le pouvoir corrompt nécessairement l'homme ou est-ce que c'est parce qu'ils sont corrompus que des hommes accèdent plus facilement au pouvoir ? Un homme honorable a-t-il une chance d'être élu ? »

Il repose les lunettes très loin de lui. Il y reviendra peut-être plus tard, excité par l'intelligence qu'elles semblent posséder. Il dit :

« C'était Mesure pour Mesure, de William Shakespeare ».

Quoi d'autre ?

Ah oui ! Je suis revenu à mon problème de la mégère et du Marchand de Venise.

Peut-être qu'en gardant l'idée du dompteur, il faut jouer un numéro de dressage où je joue le dompteur et ses deux fauves, le lion d'Asie Mineure, Shylock, et la lionne Catharina. Bref ! Un numéro d'acteur. En tous cas, le destin de ces deux personnages est similaire. Tous deux brisés, tous deux apprivoisés, tous deux prisonniers, tous deux humiliés et dressés comme des bêtes.

Pour le titre, je me dis que ça pourrait s'appeler

Le tour complet du cœur

Voilà la dernière des livraisons de la première génération. Celle des embryons.

Après, ce sera une deuxième étape, une écriture précises de plusieurs moments, qui d'ici fin mars, nous donneront de la matière pour les premières répétitions.

Entre temps, un voyage à la Mure que je te raconterai. Le premier dossier que j'ai fait pour ce spectacle et que je t'enverrai. Des idées. Une idée plus claire du spectacle. J'y reviendrai.

Aujourd'hui :

- Timon d'Athènes, ou l'argent,
- Coriolan, ou l'insolence de la cible au moment du lancer des couteaux,
- Le roi Lear, ou ma propre épouvante,
- Périclès, Cymbeline et le Conte d'hiver, ou le retour du jeune Arthur,
- Henri VIII, ou le rien,
- La tempête, ou le tout.

Timon d'Athènes est une drôle d'histoire. Une drôle de tragédie aussi. C'est, au dire de tout le monde, l'histoire d'un homme, bon et généreux, que l'ingratitude des hommes rend misanthrope et pousse à la mort. Pourtant, à y regarder de plus près, c'est une autre histoire.

Le 1^{er} acte est étonnant, c'est un défilé d'artistes qui s'entrecongratulent et louent la générosité de Timon. Tout de suite, on voit bien que quelque chose cloche, on se dit de la part de Timon que trop de don n'est pas un don. Car Timon donne tout à tout le monde, comme malade d'une générosité universelle.

Ajoutons que cette générosité, cette amitié s'exprime pour tous par une générosité financière, il donne de l'argent des bijoux, offre des fêtes et des banquets...

Tout se passe bien jusqu'au jour où ayant tout donné, Timon n'a plus rien. Il va alors essayer d'emprunter de l'argent à son tour à tous ceux à qui il a tant donné et tous, lui refusent.

Désespéré, son amour de l'homme se mue en une haine, il part habiter seul sur une plage et meurt en maudissant les Athéniens.

Tout serait simple sans deux petits indices obscurs.

D'abord, c'est que Timon fait semblant d'être insouciant. Tout le monde l'a prévenu qu'il se ruine, il est au courant, il sait bien qu'il se met dans une situation de pauvreté, et à tous ceux qui le préviennent, il répond insensiblement la même chose : « Le jour où je n'aurai plus rien, ceux à qui j'ai donné me rendront. » Et il le dit si souvent que ça finit par être louche. On finit par se dire qu'il n'y croit pas, et que s'il voulait démontrer l'ingratitude du genre humain, il ne s'y prendrait pas autrement.

Le deuxième indice, c'est que lorsqu'il n'a plus rien, lorsqu'il a demandé à tout le monde un peu d'argent et qu'il va s'exiler sur la plage voisine, on le voit enterrer un énorme sac d'or. Donc, il n'était pas pauvre, donc, il n'avait pas besoin de l'argent des autres, donc, tout ceci n'était qu'une expérience.

En réalité, Timon n'est pas un amoureux du genre humain naïf et que l'adversité rend tout d'un coup misanthrope en lui ouvrant les yeux, Timon est dès le début de la pièce un misanthrope, persuadé de l'indignité du genre humain et qui veut en accumuler les preuves.

Et si je te parle de ça, si ça m'intéresse particulièrement, c'est parce que ce schéma de création (un personnage fait une expérience de l'humain, cette expérience s'avère tragique) se retrouve dans le roi Lear et qu'on l'avait déjà vu dans Mesure pour Mesure (même si là, tout finissait bien, comme on l'a vu).

Le Duc de Vienne se demande : Est-ce que le pouvoir corrompt l'homme ? Il en est d'ailleurs persuadé, et attend les preuves que son départ doivent lui donner.

Timon se demande : Est-ce que l'homme est vraiment un égoïste ? Il est persuadé de la réponse et veut créer un scénario qui le prouve.

Lear se demande si les autres l'aiment pour lui ou pour son titre, il fait donc l'expérience de l'abdication.

Ces trois pièces sont si proches dans les dates d'écritures qu'il n'est pas étonnant que Shakespeare ait eu, à un moment, cette sorte d'acharnement à démontrer de la noirceur de l'homme et qu'il ait inventé, en quelque sorte, un schéma de tragédie propre à cela, celle où le personnage de la tragédie (et qui n'est normalement qu'un sujet) devient lui-même l'auteur d'une tragédie que Shakespeare ne fait que « recopier ».

L'évolution entre les trois pièces tenant à l'importance de la question posée et à la demurer de chacun des personnages. Le duc de Vienne est somme toute curieux, mais la question qu'il pose n'est pas vitale pour lui, aussi, il peut sauver le drame de la tragédie et tout arrêter à la fin. S'il avait eu le caractère de Timon, il aurait sans doute laissé aller les choses au pire et se serait retirée dans une un digne dégoût. Quant à Timon, s'il avait eu la légèreté du Duc, sa

démonstration faite, il aurait peut-être pu se moquer de ses faux amis, les confondre en espérant que la leçon porte ses fruits et reprendre avec l'or qui lui reste une existence heureuse.

Mais Timon est trop viscéralement désespéré pour ça, il n'attend que ça pour fuir. Il en profite. Car il n'aime pas les autres. Les corriger lui importe peu.

Quant à Lear enfin, son problème, c'est la folie. De même que Timon ne devient pas misanthrope sous le coup du malheur, Lear ne devient pas fou, il l'est dès le début. Shakespeare nous en donne toutes les preuves. La cruauté de ses filles et la tempête ne font que « lâcher » sa folie. Son rapport aux autres est tellement névrotique que son expérience est avant d'avoir commencé vouée à l'échec. Demander aux autres comment ils l'aiment, c'est une question perverse (ce que n'étaient pas les questions de Duc et de Timon), elle ne peut mener qu'au tragique.

Bon. Comme je n'en suis pas encore à Lear, et que ce que je soulève ici, demanderait de s'y pencher longtemps, j'en reviens à Timon.

Au delà de ces réflexions, deux choses dans la pièce me restent.

Deux choses tout-à-fait indépendantes lune de l'autre.

La première, c'est la dernière image : Timon est enterré là où il a lui-même creusé sa tombe. C'est sur « une plage, voisine du flot salé, sous un olivier. » Et il s'est arrangé pour que ce soit sur un endroit découvert à marée basse et englouti à marée haute. Pour que « le vaste Neptune, pleure deux fois par jour et à jamais, sur son humble tombeau, ses fautes pardonnées. »

Je trouve le tableau très joli, cette tombe au bord de la mer que la marée recouvre. (Même si ce brave Shakespeare, en bon marin de la Manche et de l'Atlantique, a cru que la Méditerranée elle aussi était sujette aux marées !)

Je trouve cela si joli que je voudrai commencer le conte comme cela (Il existe en Grèce, au bord de la mer, une petite crique abritée des vents qui miraculeusement, obéit aux lois des marées [...])

La deuxième chose qui me restent, me vient de Karl Marx. Quand j'étais étudiant, je suis tombé amoureux d'un texte extrait des manuscrits de 1844, qui fait une explication de texte philosophique d'un extrait de Timon d'Athènes. Je ne vais pas te l'infliger tout entière, mais je me permets de t'en donner quelques morceaux (les plus simples), libre à toi de les lire ou pas et si tu en veux plus, de m'en redemander plus :

| Shakespeare dans Timon d'Athènes :

De l'or ! De l'or jaune, étincelant, précieux ! Non, dieux du ciel, je ne suis pas un soupirant frivole... Ce peu d'or suffirait à rendre blanc le noir, beau le laid, juste l'injuste, noble l'infâme, jeune le vieux, vaillant le lâche... Cet or écartera de vos autels vos prêtres et vos serviteurs ; il arrachera l'oreiller de dessous la tête des mourants ; cet esclave jaune garantira et rompra les serments, bénira les maudits, fera adorer la lèpre livide, donnera aux voleurs place, titre, hommage et louange sur le banc des sénateurs ; C'est lui qui pousse à se remarier la veuve éplorée. Celle qui ferait lever la gorge à un hôpital de plaies hideuses, l'or l'embaume, la parfume, en fait de nouveau un jour d'avril. Allons, métal maudit, putain commune à toute l'humanité, toi qui mets la discorde parmi la foule des nations...

Et plus loin :

O toi, doux régicide, cher agent de divorce entre le fils et le père, brillant profanateur du lit le plus pur d'Hymen, vaillant Mars, séducteur toujours jeune, frais, délicat et aimé, toi dont la splendeur fait fondre la neige sacrée qui couvre le giron de Diane, toi Dieu visible qui soudes ensemble les incompatibles et les fais se baiser, toi qui parles par toutes les bouches et dans tous les sens, pierre de touche des cœurs, traite en rebelle l'humanité, ton esclave, et par ta vertu jette-la en des querelles qui la détruisent, afin que les bêtes aient l'empire du monde.¹

Shakespeare décrit parfaitement l'essence de l'argent. Mais pour le comprendre, commençons d'abord par expliquer un passage de Goethe :

Que diantre ! il est clair que tu mains et tes pieds

Et ta tête et ton c... sont à toi;

Mais tout ce dont je jouis allégrement

En est-ce donc moins à moi ?

Si je puis payer six étalons,

Leurs forces ne sont-elles pas miennes ?

Je mène bon train et suis un gros monsieur,

Tout comme si j'avais vingt-quatre pattes.²

Ce qui grâce à l'argent est pour moi , ce que je peux payer, que l'argent peut acheter, je le suis moi-même, moi, le possesseur de l'argent. Ma force est aussi grande qu'est la force de l'argent. Les qualités de l'argent sont mes qualités et mes forces essentielles — à moi son possesseur. Ce que je peux n'est donc nullement déterminé par mon individualité. Je suis laid, mais je peux m'acheter la plus

¹ SHAKESPEARE, *Les Tragédies*. Nouvelle traduction par Pierre Messiaen, Paris 1941. « *La vie de Timon d'Athènes* », Acte IV, Scène 3, p. 1035 et sq.

² *Faust*, 1^{ère} partie. Traduction Lichtenberger. Paris 1932, t. 1, p. 58.

belle femme. Donc je ne suis pas laid, car l'effet de la laideur, sa force repoussante, est anéanti par l'argent. De par mon individualité, je suis perclus, mais l'argent me procure vingt-quatre pattes, je ne suis donc pas perclus, je suis un homme mauvais, malhonnête, sans conscience, sans esprit, mais l'argent cet vénéré, donc aussi son possesseur, l'argent est le bien suprême, donc son possesseur cet bon, l'argent m'évite en outre la peine d'être malhonnête ; on me présume donc honnête ; je suis sans esprit, mais l'argent est l'esprit réel de toutes choses, comment son possesseur pourrait-il ne pas avoir d'esprit ? De plus, il peut acheter les gens spirituels et celui qui possède la puissance sur les gens d'esprit n'est-il pas plus spirituel que l'homme d'esprit ? Moi qui par l'argent peux tout ce à quoi aspire un cœur humain, est-ce que je ne possède pas tous les pouvoirs humains ? **Donc mon argent ne transforme-t-il pas toutes mes impuissances en leur contraire ?**

Si l'argent est le lien qui me lie à la vie humaine, qui lie à moi la société et qui me lie à la nature et à l'homme, l'argent n'est-il pas le lien de tous les liens ? Ne peut-il pas dénouer et nouer tous les liens ? N'est-il non plus de ce fait le moyen universel de séparation ? Il est la vraie monnaie divisionnaire, comme le vrai moyen d'union, la force chimique universelle de la société.

Shakespeare souligne surtout deux propriétés de l'argent :

1° Il est la divinité visible, la transformation de toutes les qualités humaines et naturelles en leur contraire, la confusion et la perversion universelle des choses ; il fait fraterniser les impossibilités.

2° Il est la courtisane universelle, l'entremetteur universel des hommes et des peuples.

La perversion et la confusion de toutes les qualités humaines et naturelles, la **fraternisation des impossibilités** — la force divine — de l'argent sont impliquées dans son essence en tant qu'essence générique aliénée, aliénante et s'aliénant, des hommes. **Il est la puissance aliénée de l'humanité.**

Ce que je ne puis en tant qu'homme, donc ce que ne peuvent toutes mes forces essentielles d'individu, je le puis grâce à l'argent. L'argent fait donc de chacune de ces forces essentielles ce qu'elle n'est pas en soi, c'est-à-dire qu'il en fait son contraire.

Si j'ai envie d'un aliment ou si je veux prendre la chaise de poste, puisque je ne suis pas assez fort pour faire la route à pied, l'argent me procure l'aliment et la chaise de poste, c'est-à-dire qu'il transforme mes vœux d'être de la représentation qu'ils étaient, pensée, figurée, voulue, il les transfère de leur existence pensée, figurée, voulue dans leur existence sensible, réelle ; il les fait passer de la représentation à la vie, de l'être figuré à l'être réel. Jouant ce rôle de moyen-terme, l'argent est la force vraiment créatrice.

[...]

Si je n'ai pas d'argent pour voyager, je n'ai pas de besoin, c'est-à-dire de besoin réel et se réalisant de voyager. Si j'ai la vocation d'étudier mais que je n'ai pas l'argent pour le faire, je n'ai pas de vocation d'étudier, c'est-à-dire pas de vocation active, véritable. Par contre, si je n'ai réellement pas de vocation d'étudier, mais que j'en ai la volonté et l'argent, j'ai par-dessus le marché une vocation effective. L'argent, moyen et pouvoir de convertir la représentation en réalité et la réalité en simple représentation, transforme tout aussi bien les forces essentielles réelles et naturelles de l'homme en représentation purement abstraite et par suite en imperfections, en chimères douloureuses, que d'autre part transforme les imperfections et chimères réelles, les forces essentielles réellement impuissantes qui n'existent que dans l'imagination de l'individu, en forces essentielles réelles et en pouvoir. Déjà d'après cette définition, **il est donc la perversion générale des individualités, qui les change en leur contraire et leur donne des qualités qui contredisent leur qualités propres.**

Il apparaît aussi comme cette puissance de perversion contre l'individu et contre les liens sociaux, etc., qui prétendent être des essences pour soi. **Il transforme la fidélité en infidélité, l'amour en haine, la haine en amour, la vertu en vice, le vice en vertu, le valet en maître, le maître en valet, le crétinisme en intelligence, l'intelligence en crétinisme.**

Comme l'argent [...] confond et échange toutes choses, il est la confusion et la permutation universelles de toutes choses, donc le monde à l'envers, la confusion et la permutation de toutes les qualités naturelles et humaines.

Qui peut acheter le courage est courageux, même s'il est lâche. Comme l'argent ne s'échange pas contre une qualité déterminée, contre une chose déterminée, contre des forces essentielles de l'homme, mais contre tout le monde objectif de l'homme et de la nature, il échange donc — du point de vue de son possesseur toute qualité contre toute autre — et aussi sa qualité et son objet contraires ; il est la fraternisation des impossibilités. Il oblige à s'embrasser ce qui se contredit.

Si tu supposes l'homme en tant qu'homme et son rapport au monde comme un rapport humain, tu ne peux échanger que l'amour contre l'amour, la confiance contre la confiance, etc. Si tu veux jouir de l'art, il faut que tu soies un homme ayant une culture artistique ; si tu veux exercer de l'influence sur d'autres hommes, il faut que tu sois un homme qui ait une action réellement animatrice et stimulante sur les autres hommes. Chacun de tes rapports à l'homme — et à la nature — doit être une manifestation déterminée, répondant à l'objet de ta volonté, de ta vie individuelle réelle.

Si tu aimes sans provoquer d'amour réciproque, c'est-à-dire si ton amour, en tant qu'amour, ne provoque pas l'amour réciproque, si par ta manifestation vitale en

tant qu'homme aimant tu ne te transformes pas en homme aimé, ton amour est impuissant et c'est un malheur.

Je ne commenterai pas tout ça. Si ça nous prend un soir d'angoisse, on pourra en parler en buvant du whisky. J'ai mis en rouge les conclusions les plus lumineuses. Et puis je pourrais parler des heures du dernier paragraphe, ou plutôt, de ce qui a pu amener Marx à penser ce dernier paragraphe (dans son chemin de pensée et non dans sa vie).

Ce qui pourrait m'intéresser, c'est de profiter du moment du spectacle où je fais payer les gens pour traiter Timon d'Athènes.

Comme tu t'en souviens peut-être, j'essaie de ne faire payer qu'1 euro l'entrée, et de faire payer chacun vers la fin « à la satisfaction du client ». J'ai déjà expérimenté ça dans la Vie Rêvée, et ça marche. Je trouve que ça va bien avec l'idée de théâtre forain.

Si on persiste dans ce système, je peux faire le rusé, arriver à Timon, commencer à raconter le joli et triste conte et en arrivant aux raisons qui lui ont fait désespérer de l'homme, me ressouvenir de ma propre obligation à demander de l'argent aux spectateurs, et peut-être comme ça, faire le charlatan. Faire la manche tout en désespérant de la valeur de l'argent.

À voir.

Le roi Lear.

J'ai un gros problème.

Je ne sais pas du tout comment témoigner de cette pièce. Comment jouer avec. Je l'aime sans doute trop. À chaque fois que j'y entre, c'est avec le sentiment de la profanation.

Je me demande si le mieux ne serait pas de la traiter comme telle. C'est à dire de raconter ma propre épouvante à y toucher. Antoine Garamond n'ose pas y toucher, tourne autour, tremble, calque des dents de peur.

Je ne te résume pas la pièce, tu la connais, mais je joins le journal que j'ai tenu en 90, quand je traduisais la pièce. Des choses ont vieilli, mais la plupart de ce que j'ai écrit témoigne bien de ce que j'en pense encore maintenant.

(Je mets le journal à la fin.)

Sinon, j'ai des images très fragiles. Comme par exemple celle d'un homme qui essaie de tenir à l'envers malgré un ouragan.

Où bien, j'y pense en écrivant, une image plus subtile, d'un homme aux chaussures vissées au sol et qui en profite pour jouer en un déséquilibre imperceptible d'abord, puis énorme et qui mange la logique de ses paroles.

Tout ça est très obscur et il faut recréer.

Passons donc à Coriolan.

La belle tragédie.

C'est l'histoire d'un général romain qui passe son temps à sauver héroïquement sa patrie, mais qui, par malheur, a « comme irrémédiable disposition de la nature » un orgueil démesuré.

La pièce commence par un débat populaire. Certains veulent la mort de Caius Marcius (qui ne s'appelle pas encore Coriolan), ils l'accusent d'affamer le peuple, et détestent sa morgue. D'autres le défendent en souvenir de ses actions héroïques. À cette discussion viennent participer des hommes politiques, deux tribuns, ennemis de Marcius et très machiavéliques, et Ménénus, un sénateur (noble donc), ami de Marcius.

Il faut dire que cette discussion se fait sur fond d'élection, puisqu'on doit remplacer le consul.

Pendant que Ménénus essaie d'excuser Marcius auprès du peuple, et y arrive presque, ce dernier arrive et en trois mots très désagréables, ruine tout. Heureusement pour lui, les Volsques viennent de déclarer la guerre et tout le monde a besoin de Marcius.

Il part à la guerre.

(la capitale des Volsques s'appelle Corioles)

Marcius remporte une victoire incroyable, il entre tout seul dans la ville et affole les ennemis et on lui donne en récompense le nom de Coriolan.

Entre temps, on a fait connaissance avec la mère et la femme de Coriolan, Volumnie et Virgilie, respectivement mère cornélienne et épouse racinienne.

« Devant lui, dit Volumnie, il porte le fracas, et derrière lui, il laisse les larmes. La mort, ce noir esprit, réside dans son bras nerveux. Il s'élève, retombe, et alors, des hommes meurent. »

« Salut, mon gracieux silence, dit Coriolan à sa femme. »

Revenant à Rome, Coriolan devient l'enjeu politique du pouvoir. Les patriciens veulent le faire élire consul, les tribuns refusent mais décident d'y aller en douceur. Ils vont laisser Coriolan s'enfermer lui-même. Ils ont confiance en son orgueil et en sa haine du peuple.

Selon les lois romaines, un homme choisi par le sénat comme consul doit se présenter devant le peuple pour avoir son assentiment.

Pour Coriolan, cet examen de passage est une torture. Il fait des efforts, mais on voit trop que mendier des voix est une honte pour lui. Et bien manipulés pour les deux tribuns machiavéliques, le peuple est pris d'une colère terrible contre Coriolan.

Bref ! On bannit l'homme qui vient de sauver sa patrie.

Coriolan est assommé, et là, il fait une grosse bêtise, il va à Corioles et propose à Aufidius, son pire ennemi, le général en chef des Volsques, de l'aider à se venger de Rome.

Aufidius accepte et fait mine de faire ami ami. Mais c'est une ruse pour se venger de Coriolan qui l'a humilié dans la bataille précédente.

Évidemment, Coriolan et Aufidius arrivent comme un ouragan jusqu'aux portes de Rome et les Romains comprennent qu'il ont fait une grosse connerie. Ils envoient des émissaires, les anciens amis de Coriolan, mais lui ne veut rien savoir.

Alors, c'est sa mère et sa fille qui tentent de le rendre à la clémence, et Coriolan succombe. Il signe la paix avec Rome. Aufidius n'attendait que ça, il accuse Coriolan de haute trahison et Coriolan est assassiné.

C'est une tragédie à lire d'urgence. Parce qu'elle interroge les limites de la démocratie.

C'est une tragédie à lire pour Coriolan : « Sa nature, dit Ménénus, est trop noble pour ce monde, il ne flatterait pas Neptune sous la menace du trident, ni Jupiter sous le coup de la foudre. Sa bouche, c'est son cœur, ce que forge son sein, il faut que ses lèvres le crachent. »

En même temps, il dit une phrase, une seule, qui semble prouver qu'il est capable de calcul. « Rassurez-vous, ma mère, dès que je serai loin, ils recommenceront à m'aimer. » Aurait-il un sens politique ?

C'est une tragédie à lire si on veut arrêter de penser que Shakespeare ne sait pas faire des pièces « classiques », simples, ici, c'est exactement la définition du personnage tragique d'Aristote.

« Il faut donc que ce soit un homme qui soit entre les deux, c'est-à-dire qui ne soit point extrêmement juste et vertueux, et qui ne mérite point aussi son malheur par un excès de meschanceté et d'injustice. Mais il faut que ce soit un homme qui par sa faute, devienne malheureux, et tombe d'une très grande félicité et dans un rang très considérable dans une très grande misère. »

la poétique, traduit par Racine himself.

Alors que faire de ça ?

L'image du lanceur de couteau et de sa cible m'est venue tout de suite. Très exactement, celle d'un homme servant de cible et qui déteste son lanceur. Il se met donc dans cette situation tragique qu'il insulte en permanence le lanceur et risque la mort. Plus il aboie, plus le lanceur a envie de le transpercer, mais cela revient à rater le numéro. Le couple est donc dans le dilemme terrible.

Tu me diras, sa n'est pas facile à faire tout seul ! En même temps, c'est peut-être une chance, ça permet à Antoine Garamond de faire des gros plans sur les « instants », à l'instant de lancer le couteau, que se passe-t-il dans la tête de... ? Face à son bourreau potentiel, que se passe-t-il dans la tête de... ?

À la fin du numéro, la pression monte et finalement le lanceur craque et tue son partenaire, brisant sa carrière.

Ce que je suis en train d'imaginer, c'est plutôt un petit trucage qui permettrait à des couteaux de vraiment s'enfoncer dans le panneau de la cible. Pour mettre malgré tout de la magie là-dedans. Je vais trouver.

Et on arrive à Périclès.

Avant de raconter la pièce, laisse-moi faire un petit remerciement.

Il paraît que Shakespeare ne l'a pas écrit tout seul. Il paraît que c'est John Fletcher qui lui a demandé de l'aider. Imaginons ce qui se passe, Fletcher a une pièce à écrire, et il a très peu de temps, on lui a commandé une pièce d'aventures. Il pense alors à son copain, William, le grand William. Bien sûr, depuis 8 ans, il est pas gai, le William, mais avant, c'était le grand spécialiste des aventures. Et William accepte. Alors, merci Fletcher.

Il faut dire que depuis 8 ans, Shakespeare a écrit Troïlus, Tout est bien, Mesure pour Mesure, Lear, Timon, Macbeth, Antoine et Cléopâtre, Coriolan, bref ! que du grinçant ou du désespéré. Comme si Shakespeare, pris dans une spirale de décrance, n'arrivait plus à faire autre chose. Comme si donc, Fletcher, en lui demandant de l'aide, en lui commandant d'écrire sur un sujet lumineux, l'avait aidé à retrouver la possibilité du sourire. Vu qu'après, il pourra écrire les grandes tragi-comédies.

Parce que Périclès est une pièce lumineuse. En 2 mots, l'histoire.

Périclès veut épouser une femme et s'aperçoit juste à temps qu'elle couche avec son père. Il fuit, fait naufrage, est recueilli par un roi qui lui donne sa fille. Il repart, fait un second naufrage, sa femme accouche pendant la tempête et apparemment, meurt en couche. Elle est laissée à l'eau dans son cercueil. Arrivant sur un rivage ami, il leur laisse sa fille (Marina), et repart sur la mer. Ses amis n'en sont pas et se débarrassant d'elle, Marina se retrouve à

Méthylène dans un bordel. Elle ne perd pas sa virginité et répand autour d'elle un halo de vertu et de bonheur.

Périclès, malade de tristesse, croyant sa fille morte, erre de rivages en rivages, jusqu'à ce qu'il la retrouve, et par un rebondissement qu'il serait ici trop long à expliquer, il retrouve aussi sa femme, qui n'était pas morte.

Je me suis laissé envahir par cette histoire. Tellement incroyable qu'elle finit par être vraie Comme un fait divers miraculeux.

Ce que résume très bien une petite réplique de Cymbeline : « — Quelque étrange que cela soit, quelque ridicule que cela vous puisse paraître , la chose n'en est pas moins vraie, monsieur. — Je vous crois. »

Et cet envahissement a irradié la lecture des deux autres pièces, Cymbeline et le Conte d'Hiver.

Cymbeline est inrésumable. Disons, que Cymbeline, roi de Grande-Bretagne (et, excusez du peu, descendant du roi Lear !) bannit l'époux de sa fille Imogène, le vertueux Posthumus. Banni, Posthumus va en Italie où un ami fourbe lui fait croire que sa femme lui a été infidèle. Désespoir et incompréhension. Rebondissements énormes. Finalement, les deux époux sont réunis après avoir chacun cru l'autre mort., le roi retrouve ses deux fils qui lui avaient été enlevé 20 ans plus tôt, la méchante reine (la marâtre d'Imogène) meurt avec son fils bête et méchant. Et tout se conclut dans une paix harmonieuse.

Le conte d'hiver, je ne te le raconte pas, car tu as vu ou tu verras la version cartoun sardines (j'ai vu la première, c'est vraiment très joli, beaucoup mieux que Tristan). C'est un drame de la jalousie. Qui se passe entre la Sicile et la Bohême. C'est bon comme du bon pain.

Je mets ces 3 pièces ensemble. Pour les destins des jeunes filles (Marina, Imogène, Perdita), pour le voyage, pour la lumière, pour ce même envahissement dont je parlais tout-à-l'heure.

Je pense que le mieux est de les raconter très simplement, en jouant sur l'émerveillement du conteur, en faire un émerveillement communicatif.

Je me dis que je voudrais faire revenir Arthur, le petit garçon du Roi Jean. Que ce soit lui qui nous raconte ces trois histoires. Dans la forme qui lui conviendra le mieux à lui. (Ça pourrait même être des ombres chinoises, si j'aimais ça.)

Il pourrait profiter pour sa réapparition, de la disparition d'Antoine Garamond qui est parti compter ses pièces et ses billets après Timon d'Athènes.

Un retour d'enfance juste avant la fin, ça me plait bien. Et puis, les choses récurrentes soudent le spectacle et le simplifient, l'allègent.

J'ai quand même écrit quelques poèmes qui résument, plus un pour le Roi Jean,
mais je ne sais pas quoi en faire...

Il y avait en des temps reculés,
Une princesse merveilleuse,
D'une beauté immaculée,
Aimable, gaie, si douce et si
joyeuse
Que très vite sa renommée
Fit venir une foule nombreuse
De prétendants bavards et
enflammés.
Notre princesse n'avait rien
Contre l'idée du mariage,
Mais dans ces amoureux elle cherchait
en vain
Un qui eut l'air simple ou l'air
sage.
Quand dans un coin, elle aperçut
soudain
Trois garçons qui ne disaient
rien,
Et dont les yeux mélancoliques
Semblaient répondre à toute
cette clique
« Si vous parlez d'amour, c'est que vous
n'aimez pas,
Nous qui aimons, nous n'avons pas
de voix. »
Faisant sortir les soupirants,
La princesse resta avec ces trois galants
Si silencieux et si timides,
Et dans la grande salle vide,
S'approchant tout près d'eux, elle dit
ingénument :
« Entre tous ces messieurs, c'est vous que
je préfère,
Oui, vous ! qui êtes restés en arrière.
Et votre tristesse est si belle
Que je veux vous donner une épouse
fidèle.

*Avant d'être une amante, je veux être
une amie.
Racontez votre histoire, dites-moi vos
soucis,
Et celui de vous trois qui a le plus besoin
De ma tendresse et de mes soins,
Je serai sa femme demain ! »*
Le premier des garçons dit d'une voix
très douce :
« Princesse, mon air d'habitude
repousse
tous ceux que j'aime, malgré moi,
Ma vie pourtant fut très heureuse
Et j'aime mieux vous raconter
Celle de ma maman qui fut bien moins
chanceuse.
Elle s'appelait Marina,
Et si elle portait ce nom-là
C'est qu'elle naquit en mer en un jour
de tempête,
Et qu'en accouchant d'elle sa mère perdit
la vie,
Et son père la tête.
Fou de douleur, il laissa le bébé
À des amis, enfin, il le croyait,
Car au bout de quinze ans, ces traîtres
la vendirent
À des pirates d'Agadir
Qui à leur tour, aussitôt,
l'emmenèrent
Dans leur cité et voulurent en faire
Une infâme prostituée.
Mais Marina était si vertueuse,
Si gentille, si généreuse,
Qu'aucun homme voulut la
toucher,
Les plus endurcis qui venaient
Repartaient prudes et honnêtes.

*Jusqu'au prince de la cité,
Qui résolut de l'épouser.
Ce fut un très heureux mariage
Et j'en fus le premier objet.
Depuis ma mère a retrouvé
Son père au hasard d'un voyage,
Et ainsi elle apprit que jamais il n'avait
Cessé de la chercher.*

*Puis voulant remercier les dieux
De ce bonheur d'être à nouveau
ensemble,*

*Ils allèrent jusque dans un lieu
Où une femme dit — Oh mon
dieu*

Tu lui ressembles !

*C'était la mère de Marina
Qu'on croyait morte et qui ne
l'était pas !*

Voilà, vous savez tout, je crois ! »

*Le premier des garçons s'étant tu, le
second
Prit la parole un peu de la même
façon :*

*« Mon ami, lui dit-il, si folle soit ton
histoire*

Je te crois malgré tout

Mais le plus fou

*C'est que ma mère à moi aussi
Eut dans sa vie tant de péripéties
Que c'est très difficile à croire.*

*Elle s'appelait Perdita,
Et si elle avait ce prénom là,
C'est que son trop injuste père
Avait ordonné qu'on la tua,
Car il soupçonnait que sa mère,
L'avait trompé, lui, le roi.*

*Un très vieux serviteur le cœur rempli de
peine*

*Emmena l'enfant dans les bois,
Loin, très loin, en pays de Bohême,
Il l'y laissa et ramena*

*Au roi comme preuve du crime
Le cœur d'une autre victime
(Une biche qui passait par là).
La reine en mourût de chagrin.
Évidemment, elle était innocente,
Mais toutes les raisons demeuraient
impuissantes*

*À convaincre le roi de plus en plus
chagrin.*

*Pendant ce temps, la petite
princesse,*

*Fut recueillie par de très pauvres
gens,*

*Le fils du roi la vit et lui fit la promesse
De l'épouser secrètement.*

*Ils durent fuir et ils se retrouvèrent
Chez le père de Perdita.*

*Elle était chez son père et ne le savait
pas !*

*À la cour du roi solitaire
Tout était triste et désolé,*

*Perdita mit de la gaieté,
Le roi reconnut son rire,*

*Crut entendre sa femme et on le vit
sourire*

*Pour la première fois depuis qu'il était
veuf.*

Il mit même un habit neuf.

*Et le vieux serviteur avoua tout à son
maître*

*Alors on vit le roi renaître
Et embrasser sa fille et pleurer de
bonheur.*

*Et comme une joie de cette sorte
Est capable de tous les prodiges
La reine que l'on croyait morte
Mais qui n'était qu'endormie
revint tout d'un coup à la vie
Après seize ans d'un long vertige.*

*Le roi lui demanda pardon
Et la reine lui pardonna*

*D'un tendre baiser sur le front.
 Elle prit son enfant dans ses bras
 Ils s'étaient retrouvés tous trois ! »*
 Après la fin de cette étrange
 histoire
 La princesse pleurait un peu,
 Et sous ses yeux coulait un peu
 de noir,
 Alors le troisième amoureux
 Dit à son tour : « *Pardonnez-moi,
 princesse,
 Si mes sourires sont amers,
 Et si souvent, une grande tristesse
 Me prend quand je pense à ma
 mère.
 Oui, mes amis, tout comme votre
 histoire
 La mienne parle d'une
 abandonnée,
 Reniée par son père, et qui un soir,
 S'enfuit seule dans la forêt.
 Elle s'appelait Imogène,
 Le roi son père s'appelait
 Cymbeline,
 Et elle était à moitié orpheline,
 Car sa mère n'était plus et une nouvelle
 reine,
 Une marâtre remplie de haine
 Voulait la marier malgré elle
 À un prince idiot et cruel.
 Imogène de son côté
 Avait épousé en secret
 Un jeune homme presque parfait
 Qu'elle aimait d'un amour
 immense.
 Apprenant sa désobéissance,
 Le roi punit sa fille et bannit le jeune
 homme
 Qui dut vite partir à Rome.
 Et là, par comble de malchance,*

*Il rencontra un homme plein de
 médisance
 Qui paria avec lui que sans difficultés
 Imogène pourrait le tromper.
 Le mari d'Imogène perdit toute
 confiance
 Il voulut même la tuer.
 Quant à elle, désespérée,
 Abandonné, perdue, reniée par son père,
 elle partit dans la forêt
 Au moment même où commençait la
 guerre.
 Recueillie par des exilés,
 Qui n'étaient autres que ses frères
 Enlevés autrefois par quelques
 mercenaires,
 Ils finirent par se reconnaître
 Allèrent trouver à trois leur père
 Cymbeline pensa renaître
 Pardonna à sa fille, reconnut son mari,
 Prit en horreur sa nouvelle femme qu'il
 bannit,
 Rajeunit et gagna la guerre.
 Quant au seigneur qui avait essayé
 De salir Imogène pour un pari stupide
 Il aurait terminé dans un cachot
 humide
 Si on ne lui avait pas pardonné,
 Et ce pardon inespéré
 Fit de lui un seigneur d'une grande
 honnêteté. »*
 Au bout de ce troisième conte,
 La princesse, à ce qu'on
 raconte,
 Regarda longtemps ses amants
 Puis leur dit la chose suivante :
 « *Vous me plaisez énormément
 Et vos histoires sont charmantes
 Quoiqu'un peu triste assurément !
 Choisir l'un d'entre vous me mettrait au
 supplice,*

Permettez que je réfléchisse. »
Puis elle fit revenir les autres
prétendants
Et déclara très solennellement :

*« J'aime ces hommes également
Et c'est pourquoi
Même si ça ne se fait pas
J'épouserai les trois. »*

Henri VIII. Est-ce vraiment de Shakespeare ? Apparemment, c'est encore une collaboration avec Fletcher. Contrairement ce qu'on croit, c'est la dernière pièce de Shakespeare, il l'a écrit après la tempête. Ça fait mal, mais c'est comme ça. C'est pendant une représentation d'H8 que le théâtre du Globe a brûlé.

Il faut dire que c'est une sorte de son et lumière. Il a bien fait d'arrêter.

Évidemment, ce serait la seule pièce de Shakespeare, on la trouverait superbe, malheureusement, c'est la dernière, et quant à moi, je ne vois pas quoi en faire. C'est mon Joker. Antoine Garamond s'en tirera comme il peut, il refusera d'en parler s'il veut, il les fera les reproches de ce malheureux incendie. Parlera de faute de Génie, d'erreur de vieillesse. Bref ! il sera partial !

Pas d'Henri VIII !

Alors, nous en voilà à *la tempête*. Un peu ému d'en être arrivé là. C'est vrai, c'est la dernière ?

Je lance l'opération, « Caliban n'est pas méchant »

À cette relecture, je suis tombé amoureux de Caliban. De la beauté des choses. Je l'ai trouvé beaucoup plus intéressant que Prospéro ou Ariel.

Caliban beau dans sa détresse de dépossédé :

De par ma mère Sycorax, elle est à moi
Cette île que tu m'as prise. Pour commencer,
Quand tu es arrivé ici, tu me flattais
Et tu faisais grand cas de moi; tu me donnais
De l'eau avec des baies dedans; tu m'apprenais
A nommer la grande et la petite lumière
Qui brûlent le jour et la nuit; moi, je t'aimais
Alors, je te montrais les ressources de l'île,
Eaux douces, puits salés, lieux ingrats, lieux fertiles.
Maudit sois-je pour l'avoir fait 1 Que tous les charmes
De Sycorax, chauves-souris, crapauds, cafards,
Pleuvent sur vous! je suis votre unique sujet,

Moi qui étais mon propre roi, et maintenant
Vous me donnez pour bauge ce rude rocher,
M'interdisant tout le reste de l'île.

Caliban beau dans sa violence naïve :

[...]c'est le moment
De lui écraser la cervelle, mais d'abord
Prends-lui ses livres. Puis, à l'aide d'une bûche
Défonce-lui le crâne, ou éventre-le d'un pieu
Ou tranche lui le sifflet de ton coutelas,
Mais n'oublie pas que la première chose à faire
Est de lui dérober ses livres, sans lesquels
Il n'est qu'un nigaud comme moi.

Caliban beau dans ses désirs :

J'aurais peuplé l'île de petits Calibans...

Caliban beau dans le don non calculé de soi :

je veux te faire voir les sources, te cueillir
Des fruits, pêcher pour toi, t'apporter tout ton bois.
La peste soit de ce tyran pour qui je peine !
Il n'aura plus de mes fagots : je te suivrai,
Merveilleux homme! [...]
Laisse-moi te conduire aux pommiers sauvages,
Te déterrer des truffes grâce à mes longs ongles,
Te faire voir un nid de geai, te montrer comme
On piège le vif marmouset, te mener là
Où l'aveline pend en grappe, et dans le creux
Du roc te dénicher de petites mouettes.
Viendras-tu avec moi ?

Caliban lumineux :

Sois sans crainte : cette île est pleine de résonances,
D'accents, d'airs mélodieux qui donnent du plaisir et ne font pas de mal.
Tantôt ce sont mille instruments qui vibrent à mes oreilles.
Tantôt des voix,
Qui si je m'éveille d'un long somme,
M'endorment à nouveau,
Alors, dans mes rêves, je vois des nuages s'ouvrir et montrer des richesses Prêtes à
tomber sur moi,
Si bien qu'en me réveillant, je pleure du désir de rêver encore.

Je n'en dis pas plus. Je garde ton idée de la douche. Pour la dernière. Et plutôt que Prospéro, je verrais plutôt Caliban, ou plutôt Caliban-Garamond, ou une certaine sauvagerie prenant sa revanche en finissant en une apothéose dérisoire. Se démenant pour installer de la tempête, la douche, le vent, en traçant un cercle magique... Puis disant les mots de Caliban, mélangeant peut-être l'anglais et le français, faisant de l'île une métaphore de tout les spectacles, donc de l'œuvre de Shakespeare.

Et finissant, bien sûr, par les derniers mots :

Nos divertissements sont terminés. Ces personnages,
Étaient tous des esprits
Et ils se sont fondus en air, en air léger.
Et comme l'incorporel de ces visions,
Les tours coiffées de nuages, les palais somptueux,
Les temples solennels
Et ce grand globe lui-même
Avec tous ce qui l'habite, se dissoudront,
Comme ce spectacle incorporel s'est effacé
Sans laisser la moindre trace.
Nous sommes de l'étoffe dont nos songes sont faits
Et notre petite vie est cernée de sommeil.

Et voilà. Fini le premier âge de ce travail. Commence la deuxième étape. Je ne t'ai pas tout dit bien sûr. J'ai hâte d'en causer avec toi.

J'ai le premier mot de la pièce : « Salut, mortels ! »

J'ai aussi avancé sur le chemin général du spectacle. Mais cela demanderait un petit moment de prose. Disons que le mot d'ordre est simplicité. D'autant plus que la matière est compliquée. Antoine Garamond est un gars logique, son projet est de tout jouer dans l'ordre. Il a son story-board à côté de lui. On en reparlera.